« Science nationale » et importations culturelles

Aleksandr Lappo-Danilevskij, le premier Pitirim Sorokin et Mihail
Gruševskij, entre histoire et sociologie

*“National science,” and cultural importations: Aleksandr Lappo-Danilevskii, the
early Pitirim Sorokin and Mikhail Grushevskii between history and sociology*

Aleksandr Dmitriev

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/9210>

DOI : 10.4000/monderusse.9210

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 25 novembre 2010

Pagination : 599-627

ISBN : 978-2-7132-2316-7

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Aleksandr Dmitriev, « « Science nationale » et importations culturelles », *Cahiers du monde russe* [En
ligne], 51/4 | 2010, mis en ligne le 20 décembre 2013, consulté le 03 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/9210> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.9210>

Ce document a été généré automatiquement le 3 septembre 2022.

Tous droits réservés

« Science nationale » et importations culturelles

Aleksandr Lappo-Danilevskij, le premier Pitirim Sorokin et Mihail Gruševskij, entre histoire et sociologie

“National science,” and cultural importations: Aleksandr Lappo-Danilevskii, the early Pitirim Sorokin and Mikhail Grushevskii between history and sociology

Aleksandr Dmitriev

À mes amis kiéviens

- 1 Les trois principaux personnages de cet article – Lappo-Danilevskij, Sorokin et Gruševskij – relèvent tous d'un sujet important, à savoir la modernisation des sciences humaines locales (et au premier chef de l'historiographie) sous le signe de la sociologie et la formation d'un nouveau modèle de scientificité fortement marqué par le contexte et les influences occidentales¹. Le choix de ces personnages, alors qu'il s'agit de la naissance d'une tradition nationale modernisée dans les sciences de l'homme russes et ukrainiennes des années 1910-1920, peut paraître arbitraire. Chacun de ces trois savants pourrait être facilement doublé par d'autres, encore plus marquants, dont la biographie présenterait un croisement peut-être plus parlant de la science, de la politique et d'un contexte « occidental ». Par exemple, les cas de Pavel Miljukov², de Maksim Kovalevskij³ et de Vladimir Vernadskij⁴, (qui ont tous joué un rôle important dans la vie des héros de cet article) sont plus représentatifs et sans doute mieux étudiés, mais ils ne forment pas une série homogène. Alors que le lien entre Lappo-Danilevskij, Sorokin et Gruševskij peut être observé à un moment de rupture particulièrement important, de 1914 à la fin des années 1920, qui fut le cadre d'une rencontre spécifique entre historiographie et sociologie, lorsque la science était mobilisée depuis le début de la Première Guerre mondiale. Il faut souligner en outre un lien biographique et une continuité entre les entreprises de Lappo-Danilevskij et celles de Sorokin lorsqu'ils tentèrent de fonder une sociologie à Saint-Petersbourg – Petrograd au cours des années 1910 (sur la base, précisément, du domaine académique de l'histoire⁵, et non, par exemple, du domaine

philosophique, pédagogique, voire du domaine des sciences de la nature comme dans d'autres pays). Lappo-Danilevskij fut l'auteur du projet d'un premier institut de sciences sociales dans le système de l'Académie des sciences au printemps 1918 (entreprise qui fut ruinée par les plans des bolcheviks visant à créer une Académie socialiste)⁶. Il a aussi sympathisé (en quoi il rejoignit Gruševskij) avec l'instauration d'une académie des sciences indépendante en Ukraine (en soutenant A.A. Šahmatov et F.E. Korš qui militaient pour une suppression de la censure sur la langue ukrainienne)⁷. Pitirim Sorokin, dont les origines étaient komi, prêta une grande attention au développement culturel de différents peuples de l'Empire russe, y compris après la chute de ce dernier, même s'il resta partisan de l'unité de l'État. Au tout début de son émigration, il collabora même activement avec des institutions scientifiques ukrainiennes à l'étranger, dans lesquelles Gruševskij était toujours plus ou moins impliqué, lequel Gruševskij se tourna également vers la sociologie au tout début des années 1920, jusqu'à ce qu'il organisât un Institut sociologique ukrainien. La Première Guerre mondiale et l'éclatement de l'Empire, la formation des États nationaux et de nouvelles communautés scientifiques ne furent pas un simple fond, mais le contexte actif d'un *rapprochement* entre l'histoire et la sociologie, un facteur de réexamen des valeurs dans les savoirs sociaux, qui n'étaient plus compris comme de purs savoirs « positivistes » et neutres ni ne renvoyaient à des significations idéales et atemporelles. À la même époque, on observe non pas seulement en Russie et en Ukraine, mais aussi à d'autres horizons scientifiques, que des acteurs se sont mis à rechercher un lien entre le social, l'histoire politique et l'histoire culturelle, en lieu et place des anciens débats du début du xx^e siècle (tels que le débat entre Simiand et Seignobos en France ou les idées de Lamprecht en Allemagne)⁸. Après la Première Guerre mondiale, on cessa également de considérer comme allant de soi la division ancienne et automatique entre l'histoire en tant que science idéographique et la sociologie en tant que science nomothétique (conformément à Heinrich Rickert)⁹ ; sur ce plan, les changements qui affectèrent le régime des circulations transnationales des nouveaux savoirs sur l'homme jouèrent un rôle essentiel dans ce tournant épistémologique¹⁰.

- 2 Dans notre recherche sur la quête d'une identité dans le monde scientifique russe, avec ses particularités et ses emprunts caractéristiques, nous nous attachons non pas à des conservateurs ou à des slavophiles mais, justement, à des savants dont la réputation et les orientations étaient parfaitement « occidentalistes » et nous cherchons à montrer comment les modèles importés et leurs propres choix se combinaient dans leurs activités, tant sur le plan de la pratique scientifique que dans l'organisation de la science¹¹. D'une part, chacun de nos héros ne fut pas un simple scientifique, mais aussi, justement, un organisateur, un fondateur d'une nouvelle direction de la recherche ; et d'autre part, la biographie de chacun peut être figurée comme celle d'un « raté » établi, qui connu, à la fin de sa vie, le délitement ou l'écroulement de ses espérances. Bien plus tard, depuis la fin des années 1980, chacun d'entre eux connaît sa « fête de renaissance » (Bahtin) : leurs livres ont été réédités (parfois à plusieurs reprises), ils font l'objet d'articles, de monographies, de thèses, etc. Au cours des années 1990, après la chute du marxisme dogmatique et avec la nouvelle vague d'importation de modèles scientifiques occidentaux, qu'on rapproche généralement du post-modernisme au sens le plus large possible, l'œuvre de Gruševskij, de Sorokin et même de Lappo-Danilevskij a fait l'objet d'une canonisation plus ou moins réussie, en tant que modèle de « notre » science autochtone, comme contrepoids aux nouvelles modes. Ils devinrent, il est vrai pour une

courte période et surtout pour un public large, le symbole d'un « retour aux sources », l'incarnation d'une tradition brutalement interrompue.

- 3 Dans son ouvrage consacré aux eurasiens, Patrick Sériot a situé, à juste titre, les origines des idéologies de l'autochtonie russe dans le romantisme allemand¹² ; de notre côté, nous ne nous concentrons pas sur l'importation des idées en tant que telles, mais sur l'assimilation productive, la mise à l'épreuve et la « domestication » des mécanismes rhétoriques occidentaux (français, allemands ou polonais et tchèques) et sur les pratiques institutionnelles qui les accompagnèrent dans la construction d'une science nationale. En ce sens, les principaux acteurs de cet essai furent, précisément, des partisans de l'unité de la science mondiale, qui voyaient en premier lieu, dans leurs projets académiques, l'incarnation de cet esprit (inter)national. Lorsqu'il était question de leur pays, il s'agissait pour eux, en grande partie, d'une « science de pépinière », que ce soit la sociologie, qu'ils voulaient enraciner et développer sur un nouveau sol, les études des grands tournants d'occidentalisation de la Russie (sous Alexis Mikhaïlovitch et Pierre le Grand) ou la lutte pour l'existence autonome et la reconnaissance d'un « grand récit » national en histoire.
- 4 Les transformations, les ruptures et les cataclysmes politiques du début du xx^e siècle ne constituaient pas seulement le « fond » de l'action de Lappo-Danilevskij, Sorokin et Gruševskij, ils lui étaient étroitement liés et, pour une bonne part, les déterminèrent. Si on veut situer leurs efforts dans le cadre de la problématique des rapports entre science et nation¹³, on pourra dire qu'ils relevaient en même temps de deux césures typologiques et chronologiques fondamentales, à savoir le paradigme romantique de 1848 (dont les meilleurs exemples pourraient être le Tchèque Hanka et le Russe Granovskij) et le paradigme étatiste de 1914 (incarné aussi bien dans le projet national de la *Big Science* que dans la science soviétique idéologisée sur le modèle de Pokrovskij et de l'Académie communiste)¹⁴.
- 5 Il serait trop rapide et schématique de rattacher la science historique au modèle de 1848 (comme forme d'une conscience nationale croissante) et de considérer la sociologie comme un symptôme du nouvel esprit industriel de 1914. Mais il faut observer que la sociologie internationale (souvent perçue comme étrangère)¹⁵ fonctionnait en même temps à l'appui de la modernisation et de l'autonomisation de certaines traditions académiques. Par conséquent, les transferts des modèles étrangers ne doivent pas être considérés automatiquement comme l'ouverture de telle ou telle communauté scientifique, surtout dans le contexte d'une concurrence internationale croissante¹⁶. Le « cas » Gruševskij est d'autant plus important et intéressant qu'il permet d'apercevoir la variété des pratiques historiographiques dans l'Empire russe et d'étendre à l'Europe orientale et à l'Empire austro-hongrois l'image de la circulation des idées. Concernant Sorokin, l'ampleur de ses intérêts internationaux initiaux (avec sa sensibilité particulière à la différence entre « Grande Russie » et Empire russe) est autant significative que son évolution ultérieure aux États-Unis, vers une autarcie croissante des idées. De notre point de vue, la Première Guerre mondiale fut un point nodal qui fut à la fois un affrontement de plusieurs communautés nationales, une croissance intense de la conscience de soi, une assimilation de systèmes d'organisation et de postulats étrangers et un moment de reformulation en termes sociologiques des principes de base qui permettaient de comprendre le passé et le présent.

L'occidentalisation comme tradition

- 6 Aleksandr Sergeevič Lappo-Danilevskij (1863-1919) fut, parmi ses contemporains, un des rares « Européens russes » accomplis, chez lequel on ne trouve ni dédoublement ni douloureuse recherche d'identité, si caractéristiques des occidentalistes. Dès ses années d'université, il se distingua par la cohérence de ses idées et de ses orientations ; son lien précoce avec la « Fraternité de Prijutino » de S. Ol'denburg, V. Vernadskij et de D. Šahovskoj joua un rôle important dans sa formation intellectuelle et sa carrière. Aleksandr Presnjakov, qui fut l'élève de Lappo-Danilevskij et qui avait tenté au début des années 1890 de le rapprocher avec son autre maître S.F. Platonov, a laissé dans une de ses lettres à sa mère un portrait de ces deux historiens qui est très proche des thèses de Bourdieu sur la corrélation entre l'habitus social et le positionnement dans le champ scientifique : si le caractère frondeur et, dans une certaine mesure, démocratique des idées de Lappo-Danilevskij se fondaient sur le cosmopolitisme noble et la conscience de sa valeur, chez Platonov et les collègues qui en étaient proches, le dévouement sincère à l'État et le conservatisme des opinions s'élaboraient sur la base de leur loyauté d'« hommes d'en bas », pour lesquels le travail scientifique, entre autres choses, était aussi une carrière, un moyen d'ascension sociale¹⁷. De la même façon leurs carrières académiques se dessinèrent différemment. Platonov joua un rôle de leader à la faculté d'Histoire et de philologie de l'université de la capitale, où il se constitua son école ; son ouvrage consacré au Temps des Troubles et surtout son manuel d'histoire russe furent extrêmement populaires (il ne faut pas oublier non plus son statut d'enseignant d'histoire dans la famille impériale). Platonov ne parut sur la scène internationale que depuis le milieu des années 1920, après la mort de Lappo-Danilevskij, lorsqu'il devint à son tour membre de l'Académie des sciences, et il visa surtout l'Allemagne (ce qui devint manifeste au cours de la « semaine des historiens » l'été 1928 ; les autorités soviétiques ne tardèrent pas à le lui rappeler pendant « l'Affaire académique »)¹⁸. L'école informelle de Lappo-Danilevskij s'est constituée bien après, dans les années 1910, il resta très longtemps *privat-dozent* à l'université (et ne devint professeur extraordinaire qu'un an avant sa mort), en partie par suite de sa concurrence directe avec Platonov. Lappo-Danilevskij se spécialisa dans différents domaines, à la fois « plus hauts » et « plus bas » que ceux de la plupart de ses collègues : il fut à la fois un remarquable spécialiste dans l'étude des sources, un spécialiste en archéographie et en diplomatique, et un théoricien, voire un philosophe de l'histoire¹⁹ ; sa *Méthodologie de l'histoire*, d'inspiration néo-kantienne, qui fut le fruit partiel de son cours à l'université, fut publiée par tranches depuis 1910.
- 7 Cependant, la carrière apparemment réussie de Lappo-Danilevskij à l'Académie des sciences (il devint académicien adjoint à 36 ans et académicien 5 ans après) fut la source d'une véritable tragédie intellectuelle de cet historien : avec le sérieux qui lui était propre, allié à une autocritique quasi malade, il se plongea corps et âme dans la routine de la rédaction des rapports, des innombrables réunions des commissions, dans la publication des travaux des collègues décédés, etc. De très nombreuses recherches qu'il commença restèrent inachevées, tant en raison de leur ampleur que de son perfectionnisme : par exemple ses règles de l'édition du recueil sur le Collège de l'Économie, ce traité des principes d'archéographie²⁰, ne vit le jour qu'après sa mort, alors que ce projet fut commencé en 1901. Son travail sur le texte définitif de sa *Méthodologie de l'histoire* resta également inachevé. Mais son *magnum opus* aurait dû être

un ouvrage sur la vie morale de la société instruite dans la Russie du XVIII^e siècle ; peu à peu ce projet embrassa aussi la période pré-pétroviennne et le XIX^e siècle, jusqu'à Černyševskij et les « nihilistes » y compris. Cette thèse d'État aurait dû porter le titre : « Histoire des idées politiques en Russie au XVIII^e siècle, en liaison avec le développement de sa culture et le cours de sa politique » (*Istorija političeskikh idej v Rossii v XVIII veke v svjazi s razvitiem ee kul'tury i hodom ee politiki*). Ce travail s'étala sur plus de dix ans ; une première rédaction en fut achevée en 1907, mais seule la première partie (sur la Russie pré-pétroviennne) fut publiée, en 1990²¹ ! Ivan Grevs, qui avait été proche de Lappo-Danilevskij depuis ses années estudiantines, observa avec amertume peu après la mort de ce dernier :

Si l'œuvre sur laquelle A.S. avait tant travaillé était parue, il n'aurait pas seulement écrit une grande et nouvelle page dans l'historiographie russe, il aurait révélé bien des aspects méconnus et sous-estimés par les historiens d'autres pays.

Le malheur est que cet ouvrage n'a pas vu le jour. Et cela par suite du même malheur, à savoir d'une vertu qui tournait au vice : la recherche d'une perfection qui est inaccessible à l'homme. L'ouvrage était prêt à paraître il y a une dizaine d'années, mais la tâche devenait toujours plus ardue, plus compliquée dans l'esprit de l'auteur, le livre avait atteint les dimensions de deux volumes, l'auteur découvrait le besoin de recherches complémentaires... L'impression était sans cesse repoussée, et il emporta son enfant dans sa tombe [...]. A.S. ne s'autorisait à publier sur les grands thèmes de sa recherche que lorsque sa propre conscience lui disait : oui ! Le travail est achevé, la vérité a été découverte et elle a trouvé une application adéquate (c'est-à-dire parfaite, complète). Mais sa conscience ne le lui disait presque jamais. De sorte que ses travaux restaient dans leurs dossiers, sous la forme de feuillets manuscrits couverts d'incises et de corrections²².

- 8 L'édition contemporaine de cet ouvrage scientifique remarquable est en effet, pour citer Marina Sorokina qui en est l'éditeur, semblable à la reconstruction archéologique d'un vase antique et précieux, à partir de tessons et de fragments²³. Le sujet principal de l'œuvre non écrite de Lappo-Danilevskij devint en fait le problème du transfert des idées juridiques et politiques occidentales en Russie, en tant que préhistoire de sa propre position intellectuelle et de la conscience de soi de la science russe, aussi bien que de la société cultivée dans son ensemble.
- 9 On ne peut que comparer ce projet avec les *Essais d'histoire de la culture russe* (*Očerki po istorii russkoj kul'tury*, 1896-1903) de Miljukov, qui commencèrent à être publiés au même moment dans les éditions des « marxistes légaux ». Ancien membre du jury de la thèse de magistère de Lappo-Danilevskij (il débattit avec lui sur des détails de la reconstruction du système des impôts dans la monarchie moscovite²⁴) Miljukov rejoignait totalement Lappo-Danilevskij, contrairement à Platonov, dans ses principales positions idéologiques, en tant qu'occidentaliste et libéral convaincu. Mais ses *Essais* dénotent une différence criante entre la construction synthétique, propre à Miljukov, et la méthode analytique et scrupuleuse de Lappo-Danilevskij (en généralisant quelque peu, on peut voir dans cette différence celle qui séparait l'école historique moscovite de l'école pétersbourgeoise).
- 10 Comment Miljukov dessine-il l'image de l'« occidentalité » ? Il construit systématiquement une dichotomie entre le principe *national* (populaire, traditionnel) et le principe politique (*obščestvennyj*) lié à la mince couche de l'intelligentsia. L'« occidentalité » est évidemment propre à ce second pôle²⁵. Au lieu de quoi Lappo-Danilevskij, fidèle en cela à l'école dite juridique, n'oppose pas la Russie à l'Europe, mais étudie leurs interactions dans le cadre des orientations idéologiques et les entreprises

matérielles de l'État. Il ne voit pas l'État et l'individu comme des éléments antagonistes (Miljukov n'est pas loin de cette vision), mais dans leur relation systématique, où le principe de la sécularisation du pouvoir et de sa source joue un rôle considérable. Par exemple, lorsqu'il analyse, dans son *Histoire des idées politiques*, l'influence polono-latine en Russie, il ne s'arrête pas sur le contenu initial des idées empruntées, mais sur le processus de leur acclimatation, les réponses et les développements parallèles dont elles font l'objet en Russie (même les vieux-croyants ne sont pas tant chez lui des ennemis de ce transfert que des chercheurs d'alternatives dans le cadre d'une dynamique intellectuelle commune)²⁶.

- 11 Il est intéressant de constater que dans les deux cas où Lappo-Danilevskij publia des essais synthétiques à partir des principaux thèmes de sa thèse d'État, ce fut par suite d'une demande « internationale ». D'abord ce fut sa communication au Congrès historique mondial de Londres en 1913, intitulée « L'idée de l'État et les principaux moments de son développement en Russie depuis le Temps des Troubles ». En conclusion de son exposé, Lappo-Danilevskij évoquait non pas seulement les emprunts en Russie d'idées juridiques occidentales, mais aussi leur développement autochtone (ou, selon son expression, leur épigénèse) :

Ainsi, lorsque nous rappelons l'histoire de l'État en Russie pendant la période évoquée, nous pouvons conclure qu'il avait déjà manifesté un certain développement.

À l'époque des réformes, l'histoire de cette idée en Russie n'avait pas encore, il est vrai, le caractère d'une évolution ininterrompue et progressive : les maillons de cette chaîne n'étaient presque jamais joints, chacun d'entre eux dépendait plutôt du mouvement général des idées européennes dans chaque domaine, et n'influait que faiblement le chaînon suivant. Cette évolution n'était donc pas continue, mais était même parfois fortuite, sans caractère individuel clairement affirmé ; néanmoins ce fut un développement et même, à sa manière, un progrès.²⁷

- 12 Le congrès de Londres décida d'organiser le congrès suivant à Saint-Petersbourg en 1918, prévoyant aussi de discuter de l'adoption du russe comme langue scientifique internationale²⁸ ; Lappo-Danilevskij fut l'un des responsables du comité chargé de l'organisation de ce congrès. Après le début de la Première Guerre mondiale, il fut encore plus impliqué dans les relations internationales. L'historien Georgij Vernadskij, fils de l'académicien du même nom, se rappelait à la fin de sa vie que Lappo-Danilevskij « était considéré en Europe comme une sorte de représentant de la science historique russe. De ce fait, lorsqu'un historien étranger venait pour le travail à Saint-Petersbourg, il s'adressait en premier lieu à Aleksandr Sergeevič, qui lui organisait des contacts avec des collègues russes et les responsables des dépôts d'archives et bibliothèques dont il avait besoin. »²⁹ Vernadskij mentionne à ce propos deux historiens américains, Robert H. Lord et Frank A. Golder³⁰, qui eurent une relation nourrie avec Lappo-Danilevskij.
- 13 Lappo-Danilevskij fit également partie de la délégation de responsables et de militants politiques qui alla en Grande-Bretagne à l'été 1916, en même temps que Miljukov, Petr Struve et Roman Dmowski (qui présidait le groupe polonais à la Douma)³¹. Plus tard, Ol'denburg, qui était alors secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences et ami de Lappo-Danilevskij depuis la « Fraternité de Prijutino », citait ainsi les paroles de Lappo-Danilevskij – une manière de confession que celui-ci lui fit à la veille de son départ :

J'ai beaucoup réfléchi à mon sujet, j'ai relu et reconsidéré beaucoup de choses et il me semble que je vois clairement que tout le travail scientifique des savants russes, dans quelque domaine que ce soit, est pénétré d'un même état d'esprit, d'un même sentiment, d'une même pensée : leur travail est lié avec la vie, avec ce que nous

appelons en Russie une idée ; pour un savant russe, il n'est pas de science hors la vie ou sans vie ; certes, il y a des exceptions, mais ce sont des exceptions qui, comme on dit, confirment la règle. Souvenons-nous bien des historiens du XVIII^e aussi bien que du XIX^e siècle et de notre époque : tu ne pourras qu'être d'accord avec moi. Voilà justement ce que je voudrais tant dire en Occident, leur faire comprendre ce qui nous fait vivre, ce qui donne vie à notre travail. Mais je ne sais pas si je trouverai les vrais mots pour le dire.³²

- 14 La recherche des « vrais mots » pour une conférence à Cambridge, où Lappo-Danilevskij devint docteur *honoris causa* de l'université, n'était pas, en effet, des plus simples : il fallait démontrer des traits originaux de la science russe, liés à son histoire, mais de telle façon que cela n'apparaisse ni comme la défense d'un caractère unique (à la façon des slavophiles), ni une simple énumération de tendances universelles³³. La référence aux « idées », couplées ici avec la « vie » n'est pas seulement une phrase rhétorique dénuée de contenu : à notre sens, on peut parler ici d'une sorte d'autorectification de Lappo-Danilevskij à partir d'un idéal initial de scientificité, idéal qui, d'ordinaire, supposait un savoir non utilitaire, un but en soi, tandis que ce discours admet clairement qu'on puisse à bon droit poser la question du caractère historique ou, plus largement, social de la science. Cela ne signifiait pas pour autant un pas quelconque vers une sociologie du savoir, mais relevait d'un travail sur l'identité culturelle, dans une approche pleinement idéaliste ou néokantienne. Par exemple, dans un gros article publié en anglais et intitulé : « Le développement de la science et l'instruction en Russie », qu'il prépara à la suite et sur la base de son voyage, il observait :

Jusqu'à présent, la pensée russe, sous tous ses aspects, était conçue en dehors de tout lien avec la vie pratique ; en même temps, l'unité de cette pensée, étudiée en tant que processus de cette même unification, avait encore besoin d'être créée, élaborée ; une telle unité, un lien étroit avec la vie pratique, suppose une harmonie entre la pensée et l'action, et c'est justement la conscience [...] qui élabore, et par là même prête une unité à notre activité.³⁴

- 15 La conscience nationale, chez Lappo-Danilevskij, est éveillée par un défi extérieur : il applique ce principe dans ses travaux historiques, mais aussi dans ses activités d'organisation. En 1911 lorsque le conservateur Kasso, ministre de l'Éducation nationale, songe à ouvrir en Europe des instituts spéciaux pour y former de futurs professeurs russes, Lappo-Danilevskij est l'un de ceux qui lancent une protestation de l'Académie des sciences contre cette manière de retour à Boris Godunov et à la Grande Ambassade de Pierre 1er³⁵. Les libéraux reçoivent alors la magnifique opportunité de jouer contre le ministère et les journalistes et essayistes conservateurs (parmi lesquels Vasilij Rozanov) la carte de la défense d'une « science nationale » authentique³⁶.
- 16 Plus important encore fut le tournant de la Première Guerre mondiale, qui ne fit pas que permettre une alliance avec les démocraties occidentales contre l'autoritarisme allemand. Après 1914, les progressistes et la gauche modérée se mirent à parler le langage de « l'intérêt national » (par exemple d'une école *nationale*, à l'appui des réformes libérales du nouveau ministre de l'Éducation P.N. Ignat'ev)³⁷. La guerre suscita une sorte de mobilisation académique face au défi de la science allemande et de son autorité passée, devenue hostile désormais. Lappo-Danilevskij travailla activement à la Commission spéciale pour le rapprochement scientifique et culturel avec les Alliés créée en 1916, avec la participation du ministère de l'Éducation (la commission était dirigée par le ministre adjoint Ševjakov, qui était aussi zoologue et membre correspondant de l'Académie. Il prit part aussi à la Société anglo-russe et à son équivalent, le Comité franco-russe³⁸. Lappo-Danilevskij fut aussi à l'origine de deux commissions académiques

jumelles, chargées respectivement de publier un guide, *Nauka v Rossii* [La science en Russie], et un recueil fondamental *Russkaja nauka* [La science russe], (plus de 2 000 pages). Le premier ouvrage, conçu sur le patron des bibliographies raisonnées ou des *Minerva* allemandes, devait embrasser et fixer toute la production scientifique du pays³⁹ ; le second projet consistait à optimiser délibérément la science russe aux yeux du monde entier. À cette fin, Lappo-Danilevskij prit comme modèle le très sérieux recueil en deux volumes intitulé *La science française* et présenté à l'exposition de San Francisco en 1915, sous les auspices du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts en France (parmi les auteurs on trouve du reste Bergson, Durkheim, Lanson)⁴⁰. Le projet consistait à préparer un recueil fondamental d'essais consacrés à l'histoire et à l'état contemporain de la science nationale, qui devaient être rédigés par des représentants de chaque discipline suivant un plan coordonné ; dès 1917-1918, on prépara activement une édition parallèle en russe et en français⁴¹. Cette idée, qui ne fut jamais réalisée (du moins sous la forme d'un ouvrage) par suite de la révolution et de la mort de Lappo-Danilevskij, fut l'embryon institutionnel de toute l'histoire des sciences en Russie au XX^e siècle en tant que sous-discipline auxiliaire⁴² : ce fut la Commission pour une histoire des savoirs dirigée par V. Vernadskij au cours des années 1920, puis l'Institut d'histoire des sciences et des techniques à l'Académie des sciences au cours de la décennie suivante.

- 17 La collaboration avec les Alliés et les plans ambitieux de réorganisation des archives à l'échelle du pays restèrent lettre morte du fait de la crise révolutionnaire : Lappo-Danilevskij considérait assurément la venue au pouvoir des bolcheviks comme une catastrophe dont il ne voyait aucune issue dans un avenir proche. Pitirim Sorokin laissa justement dans ses mémoires un témoignage très ému sur les derniers jours de l'historien qui, malade, s'appêtait, une quinzaine d'années avant Alexandre Kojève, à relire attentivement la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel, quelque peu oubliée à l'époque⁴³.

Universalisme et isolement

- 18 Pitirim Aleksandrovič Sorokin (1889-1968) connut très bien Lappo-Danilevskij à l'université de Petrograd et à la section de sociologie de la Société d'histoire de l'université, dans laquelle Sorokin prit aussi une part active. Dès 1915, Nikolaj Kondrat'ev, élève de Lappo-Danilevskij, ami de Sorokin (dont il partageait les idées) depuis ses années d'étudiant, avait publié dans la revue de cette société un article spécialement consacré au programme théorique de Lappo-Danilevskij⁴⁴. Lappo-Danilevskij dirigea également la Société de sociologie Kovalevskij, créée en 1916, du vivant de Kovalevskij, dont Sorokin fut le secrétaire et un proche collaborateur. Kovalevskij, historien et juriste bien connu, fut aussi un des créateurs de la sociologie naissante russe et comparait dans ses œuvres l'époque consécutive aux réformes des années 1860 à celle des années 1910⁴⁵ ; en même temps, ses nombreuses relations européennes et sa célébrité ne faisaient que souligner le caractère « importé » de cette science dans le paysage des sciences humaines russes. Il ne s'agissait pas seulement des particularités propres à la vie de Kovalevskij, mais des soupçons que la sociologie suscitait du côté du pouvoir politique (le conservatisme de la gent académique n'était en l'occurrence qu'un facteur secondaire). Dès le premier recueil de la collection « Nouvelles idées en sociologie » (de tels annuaires consacrés à la philosophie, aux sciences juridiques et à la psychologie étaient aussi délibérément composés, pour près de la moitié, d'articles et comptes-rendus traduits de travaux étrangers), Kovalevskij

observait les difficultés de l'institutionnalisation de la sociologie en Russie, au regard de la reconnaissance dont elle était l'objet en Occident :

Nous n'avons qu'une seule chaire pour un empire de 160 millions d'habitants. Encore est-ce dans une université privée, à l'Institut de psychologie et de neurologie qui a reçu son statut directement du monarque, en évitant le ministère de l'Éducation. [...]

Est-il besoin de préciser que dans l'Académie officielle, rien ne rappelle même l'existence de toute une hiérarchie de sciences concrètes de la société, achevée par la sociologie abstraite, dite pure ? Elles sont toutes ramenées à une seule discipline : le droit financier. Je serais moins surpris si j'apprenais qu'une chaire de sociologie était créée à Nankin ou à Pékin que si j'entendais dire que Monsieur Kasso [ministre de l'Éducation] lançait une telle réforme à Moscou ou à Pétersbourg.⁴⁶

- 19 Sorokin enseigna la sociologie à l'Institut de psychologie et de neurologie déjà nommé, il travailla beaucoup et effectua beaucoup de traductions pour le recueil « Les nouvelles idées en sociologie »⁴⁷ ; pendant la guerre, il publia des études sur l'influence des événements sur la conscience et la pensée scientifique du pays⁴⁸. Il préféra se consacrer à la sociologie qu'au droit comparé, à la psychologie sociale ou à l'histoire universelle, précisément parce qu'elle était pour lui une discipline plus ouverte et internationale, et très prometteuse dans le contexte des bouleversements sociaux en cours. Dans un des textes qu'il consacra à la mémoire de Kovalevskij, il s'arrêta spécialement sur ses contacts permanents avec différents sociologues occidentaux, surtout anglais et français (préférant manifestement Tardes et Worms à Durkheim)⁴⁹. Cet « internationalisme » fut reproché aussi bien à Kovalevskij que, plus tard, à Sorokin (en tant qu'auteur d'un *Système de sociologie* (*Sistema sociologii*) en deux volumes) par un historien chevronné et auteur d'un certain nombre de travaux en sociologie : Nikolaj Kareev (président de la Société d'histoire à l'université de Saint-Pétersbourg)⁵⁰. L'historien américain Julius Hecker (dont l'ouvrage parut en 1915⁵¹, ce qui n'est sans doute pas fortuit), ne fait finalement rien d'autre qu'exclure aussi Kovalevskij des sociologues russes, accordant toute son attention à la sociologie populiste de Lavrov, Mihajlovskij, etc.
- 20 Rappelons ici que Kovalevskij fut aux origines de la première institution scolaire russe où la sociologie fut placée aux bases de l'enseignement. Fait remarquable, cette institution fonctionna à l'étranger : il s'agit de l'École supérieure russe de sciences sociales à Paris, qui fut organisée à Paris à partir de 1901, sur le modèle des écoles libres européennes, avec le concours de Kovalevskij, Gambarov et de plusieurs grands noms français dans les sciences sociales et l'histoire (elle fut fermée après le début de la révolution russe de 1905, par suite de divergences croissantes parmi les auditeurs, entre les différents partis de gauche)⁵². La nouvelle conjoncture politique qui s'instaura à partir de février 1917 permit l'institutionnalisation de la sociologie en Russie sur une large échelle. L'un des premiers à soutenir cette idée dans le cadre de l'Académie des sciences fut Lappo-Danilevskij. Il proposa d'organiser un Institut de recherche en sciences sociales, sur la base du lycée Alexandre de Carskoe Selo et indiqua en guise de modèles l'Institut Carnegie aux États-Unis, l'Institut de Karl Lamprecht à Leipzig et l'Institut de sociologie à Bruxelles⁵³. Mais la conclusion de l'expertise du Narkompros au printemps 1918 fut négative, entre autres en raison de l'Académie socialiste (plus tard communiste) des sciences sociales qui était créée. En cette période de guerre civile et de désorganisation du monde académique, Sorokin (qui, entre temps, s'était écarté du parti S.R.) eut plus de chance dans l'organisation de l'Institut d'enseignement « Sociobibliologique » (sur l'exemple, là encore, d'institutions semblables à Bruxelles et à Berlin)⁵⁴. Le travail actif de Sorokin dans la presse semi-libre du début des années 1920

et dans les nouvelles structures d'enseignement (dont la faculté des Sciences sociales à l'université de Petrograd) fut l'une des causes de son expulsion de la Russie soviétique. Par la suite, la sociologie fut systématiquement remplacée en Russie par des matières spéciales d'ordre idéologique⁵⁵.

- 21 Après un court séjour en Europe, Sorokin partit aux États-Unis, où il dirigea depuis 1928 le département de sociologie à l'université Harvard qui devait reprendre à celle de Chicago l'initiative du développement de cette discipline⁵⁶. Son livre de synthèse *Les théories sociologiques contemporaines* (1928) qui suivait un plan « thématique » et non pas « national » et qui allait devenir pour longtemps le manuel universitaire de base en sociologie, doit être complété par son article sur la sociologie russe, publié un an avant dans l'*American Sociological Review*. Sorokin y souligne l'apport original et indépendant de la sociologie russe à la science mondiale, sociologie russe qui passa des doctrines de philosophie sociale à des méthodes de recherche moins spéculatives (il insistait particulièrement sur le tournant « psychologique » et l'héritage de son maître, le juriste Petražickij)⁵⁷. Mais dès le milieu des années 1930, Sorokin, tout en restant au zénith de sa gloire et de son pouvoir institutionnel, perdait manifestement son influence sur la génération suivante des sociologues à Harvard : cela concerne au premier chef Robert Merton et particulièrement Talcott Parsons. Le grand ouvrage de Sorokin, *La dynamique sociale et culturelle* (1937-1941) où il décrivait sous l'angle psychosociologique tous les pays et toutes les époques de l'histoire mondiale, ne suscita pas une approbation aussi unanime que ses travaux précédents sur la mobilité sociale. Des critiques proches du jeune Parsons qualifièrent même cette tentative de synthèse de « socio-astrologie »⁵⁸ (dans *La crise de notre époque* de Sorokin, publié en 1941, des motifs de type essayiste dans le genre de Berdjajev deviennent encore plus visibles). Fait remarquable, ce *magnum opus* de Sorokin fut sévèrement critiqué par des historiens : les collisions intra-universitaires mises à part, cela signifiait que l'époque des grandes synthèses historiques ou sociologiques dans le style de Lamprecht ou de Kovalevskij était irréversiblement révolue⁵⁹.
- 22 À partir du milieu des années 1930 l'enthousiasme de création institutionnelle, accompagné d'un appel puissant au contexte scientifique international, fait manifestement place chez Sorokin à des tentatives autonomes de « mesurer » et de fonder sociologiquement, y compris sur des exemples historiques, des principes de moralisation et de philosophie sociale relevant d'une démarche de prêcheur, alors qu'il avait condamné ce type de démarche chez Frank et les néo-idéalistes russes : à cet égard, ses recherches sur l'altruisme édifiant à Harvard après la guerre sont caractéristiques, recherches auxquelles il consacra de longues années après que Parsons eut pris la tête du département⁶⁰. Sa défaite devant les fonctionnalistes systémiques, le long déclin de sa carrière et sa tentative de nouer des contacts avec la sociologie soviétique du Dégel à la fin de sa vie⁶¹ ne peuvent guère être expliqués par quelque nostalgie ou un retour aux sources : bien au contraire, il avait agi au cours des années 1930 et 1940 comme un pur savant américain⁶². Chez Sorokin, l'« importation » intensive de théories occidentales, propre à ses jeunes années, n'a pas laissé la place à une « exportation » de la spiritualité russe en Amérique. En même temps, on observe à bon droit que l'« intégralisme » du vieux Sorokin peut être interprété comme une « sorte de modification séculière de l'idée russe de l'unité universelle » de Solov'ev (et jusqu'à ses sources chez Dostoïevskij et les slavophiles)⁶³. Ce qu'il est convenu de désigner comme la tradition intellectuelle russe (le primat de l'éthique, de la religion et d'une vision essentialiste, ontologique) a peut-être joué un rôle dans l'évolution de Sorokin, mais un rôle très indirect ; bien plutôt, les traits

spécifiques de sa démarche s'inscrivent pleinement dans son modèle hypothétique d'une nouvelle métascience de la société. Le Sorokin de la dernière période étouffait dans le cadre de la sociologie conventionnelle, fût-elle internationale. Bien plutôt, ses origines russes, son intérêt (trop emporté pour une recherche approfondie et ciblée) envers des exemples et des analogies historiques et culturels, enfin sa situation en porte-à-faux par rapport au caractère élitiste de son université soulignaient l'inadéquation de Sorokin, dont le behaviorisme façon années 1910-1920 paraissait vieux jeu et qui paraissait incapable d'un travail en équipe⁶⁴ – tout cela sur le fond de la nouvelle sociologie qui se construisait sur la base d'une théorie de l'activité et sur une combinaison des paradigmes de Durkheim et de Weber. Les « importations » interdisciplinaires allemandes (avant tout les travaux en économie de Sombart et de Weber) sur le sol américain effectuées par Parsons dans les années 1920 et 1930 se révélèrent plus fécondes et durables que les synthèses « intégralistes » universelles, comportant une forte dose de behaviorisme et que la construction de schémas développés chargés de tout expliquer, dans le style de Spengler ou de Toynbee⁶⁵.

- 23 Chez Sorokin, le désir de construire une discipline nouvelle, l'ouverture aux emprunts extérieurs, si caractéristiques de sa période russe, fit place, dans son environnement américain, si riche de perspectives (et après qu'il eut achevé de constituer le département de sociologie dans son université) à des synthèses peu mûries, à une « sociosophie » moralisante et à l'auto-isolement. On pourrait comparer ce cas à son pendant européen, c'est-à-dire à son collègue et ami Georges Gurvitch, dont les débuts en philosophie et en droit dans sa période russe, ainsi que ses travaux d'émigré dans les années 1920 furent la préhistoire de son succès universitaire, en tant, cette fois, que philosophe et sociologue pleinement français, au prix d'une perte similaire de son identité russe⁶⁶. Les consonances entre les « prophéties » de Sorokin et les idées de la sociologie rebelle des années 1960, de même qu'avec sa redécouverte tardive (y compris sa glorification dans la Russie post-soviétique, mue par la recherche de valeurs collectives et d'une identité culturelle) ne sauraient guère corriger sa réputation de sociologue appartenant au passé de la science et ne présentant qu'un intérêt historique.

Le populaire, le national et le social

- 24 La brève période tchécoslovaque de Sorokin en 1922-1923 fut marquée par son ouvrage remarquable *La sociologie de la révolution*, auquel Nikita Efimovič Šapoval, sociologue ukrainien connu et militant politique (1882-1932) prit une part très active⁶⁷. Tout comme Sorokin, Šapoval était issu d'une famille paysanne et avait fait une carrière politique très rapide depuis le printemps 1917, après avoir été militant S.R., journaliste et spécialiste forestier. Au début de l'année 1919 il occupa pour peu de temps le poste de ministre de l'Agriculture dans la république populaire d'Ukraine⁶⁸. Sorokin envoya ses premières lettres à Prague alors qu'il était encore à Petrograd, espérant organiser une coopération avec l'étranger, particulièrement pour l'échange de livres en sciences sociales, que la Russie recevait très mal depuis 1914. De 1924 à sa mort, Šapoval dirigea l'Institut sociologique ukrainien à Prague, dont Sorokin fut aussi membre-correspondant. Leur principal point de divergence ne relevait pas de problèmes théoriques en sociologie, mais de la question nationale. En mars 1926, Sorokin écrivait à son correspondant :

Vous savez que je n'ai absolument rien contre la renaissance ukrainienne et je vous souhaite tout le succès possible. La seule chose que je croirais néfaste aussi bien pour la cause de cette renaissance que pour toute la Russie dans son

ensemble, c'est qu'on attise un antagonisme contre la Russie ou la « Moscovie ». Là-dessus je suis ferme et je considère que toute entreprise de ce genre serait nocive pour la renaissance comme pour toute la culture de la Russie. Qu'on le veuille ou non, Kiev, Moscou, Irkoutsk sont liées par des liens indissolubles. Et si ces liens se coupent, tout sera fini, et pour longtemps, pour Moscou, pour Kiev, pour Irkoutsk. D'autre part, l'existence de ces liens n'empêchent pas Kiev, Moscou et Verhneudinsk de se développer à leur manière et d'avoir leur visage propre. Sur ce point, je suis en quelque sorte un « lincolnien » : comme il a empêché, même au prix d'une guerre, l'éclatement de l'Amérique entre le Nord et le Sud, il faut pareillement tout faire pour empêcher l'éclatement de la Russie en plusieurs parties. Ce serait un grand malheur.⁶⁹

- 25 Le ci-devant S.R. russe Sorokin démontrait ainsi au S.R. ukrainien toujours actif l'utilité de l'unité de l'Empire. Mais sur la question de l'internationalisation de la science, les deux sociologues marchaient du même pas. Leur divergence datait encore de l'ancien régime. Il faut rappeler à ce propos que Sorokin était d'origine komi et que, comme il l'a écrit dans ses mémoires, il avait parlé deux langues dans son enfance, comme la majorité de ses voisins : le russe et le zyriane. Ses premières publications du début des années 1910 étaient des essais ethnographiques et des remarques sur les Komi ou sur la modernisation de cette région⁷⁰. Mais les Komi ne nourrissaient aucun mouvement national important comme les Ukrainiens ni de tradition historique. L'action de l'État impérial d'alors (ou de la société, car en l'occurrence, la distinction n'était pas importante) envers des peuples comme les Komi cadrait bien avec l'idée d'un centre civilisateur, et non pas oppresseur⁷¹.
- 26 Leurs divergences n'empêchaient que les deux sociologues fussent proches ; l'article de Sorokin sur la sociologie russe fut publié dans la revue de l'Institut de sociologie (intitulée *Suspil'stvo* ou société) déjà mentionné. Comme Sorokin, Šapoval cherchait à transplanter les méthodes et les approches behavioristes en sociologie, tout en plaçant un fort accent sur les problématiques nationales. Sa spécificité ukrainienne n'empêchait pas que l'institut développât un large spectre d'intérêts scientifiques et qu'il s'engageât fortement du côté européen ; la revue *Suspil'stvo* publia même en ukrainien des textes de Masaryk, du spécialiste suédois de sciences politiques Rudolf Kjellén ainsi que de Leopold von Wiese (de l'Institut des recherches sociologiques de Cologne)⁷².
- 27 L'institut de sociologie (ou science de la société : *gromadoznavstvo*) avait eu un prédécesseur direct dans l'institutionnalisation de la science ukrainienne à l'étranger : il s'agit de l'Institut sociologique ukrainien à Vienne et à Prague (1919-1923) créé grâce aux efforts de Mihail Sergeevič Gruševskij (1866-1934). C'était à l'automne 1919, quelques mois après qu'il eut préféré quitter l'Ukraine où ses adversaires politiques radicaux (Vinničenko, Petljura) avaient pris le pouvoir, et avant que les bolcheviks les eussent définitivement vaincus à l'automne 1920. Gruševskij appartenait à la génération de Lappo-Danilevskij (et non pas à celle de Šapoval ou de Sorokin). Il avait fait ses études à l'université de Kiev, où il avait eu Vladimir Antonovič comme maître et, après son magistère, fut élu en 1894 professeur à Lviv, où il enseigna l'histoire de l'Ukraine jusqu'au début de la Première Guerre mondiale. Le premier volume de son œuvre fondamentale *Histoire de l'Ukraine-Rus'* parut dès 1898. Six ans après, il publia à Saint-Pétersbourg en ukrainien (langue pratiquement interdite à l'écrit en « Petite Russie » depuis l'ordonnance d'Ems en 1876) une brève étude programmatique, « Le schéma habituel de l'histoire russe et la question de l'exposé rationnel de l'histoire des Slaves orientaux », dans un recueil académique de slavistique⁷³. Dans une démarche critique, il y développait le principe d'une évolution « naturelle » et continue de l'histoire russe commune depuis

Kiev jusqu'à Moscou en passant par Vladimir, prolongeant ainsi en partie les conceptions « fédéralistes » d'Afanasij Ščapov ou de Nikolaj Kostomarov⁷⁴. Un des traits importants du projet scientifique de Gruševskij était son caractère délibérément international et en partie extraterritorial, car il traversait, par principe, les frontières de l'Empire austro-hongrois et celles de l'Empire russe. Son long travail à Lviv ne signifiait nullement, comme le prétendirent ses nombreux critiques politiquement engagés (y compris des collègues historiens de Kiev et d'Odessa), le choix d'un empire au détriment de l'autre⁷⁵. Dès la fin du XIX^e siècle, il avait cherché à constituer une Société scientifique Ševčenko, conçue comme une académie nationale, sous le patronage du gouvernement impérial de Vienne, sur l'exemple de l'*Akademia Umiejętności* polonaise à Cracovie (1873) ou de la *Böhmische Kaiser-Franz-Joseph-Akademie der Wissenschaften, Literatur und Kunst* tchèque à Prague (1890)⁷⁶, sans abandonner pour autant ses visées sur l'Ukraine du Dniepr. Lorsque, après 1905, la situation dans l'Empire russe devint plus favorable pour les initiatives nationales et que les interdits de la censure furent levés, Gruševskij et ses compagnons de lutte s'attelèrent à créer une Association scientifique ukrainienne à Kiev. Dans un de ses articles, Gruševskij discutait les perspectives de cette association en se référant à l'exemple de la « *Towarzystwo Naukowe Warszawskie* » polonaise :

Je crois que dans les circonstances actuelles, la société ukrainienne en Russie (je veux dire sa partie consciente) doit s'en tenir à la tactique des Polonais dans une période encore récente, quand, sans interdire le verbe polonais, on les expulsa avec leur verbe polonais de toutes les sphères publiques ou officielles de la vie, autant que les mesures d'interdiction le permettaient. [...] Les professeurs polonais ne cherchaient pas à surpasser leurs collègues russes en remplissant de leurs travaux les éditions russes, ils n'essayaient pas de briller aux congrès panrusses, ils livraient leurs travaux à des entreprises culturelles et scientifiques polonaises locales, des entreprises beaucoup plus modestes, mais qui étaient bien à eux et qui étaient destinées à leur communauté déshéritée par le régime officiel. Cette société s'en tenait fermement au principe : « *lipše svoe latane, jak čuže hapane* » [mon habit rapiécé vaut mieux qu'un habit d'autrui volé] et mettait toutes ses forces à soutenir ses éditions, ses institutions et initiatives culturelles, si modestes et misérables fussent-elles parues au regard de l'épanouissement de la culture russe officielle et inofficielle de cette époque.⁷⁷

- 28 Cependant, Gruševskij était lié assez étroitement avec les institutions scientifiques russes, et pas seulement avec les officielles. Au printemps 1903 il donna un petit cours d'histoire de l'Ukraine aux auditeurs de l'École supérieure des sciences sociales (déjà mentionnée) à Paris et le publia sous la forme d'un *Essai d'histoire du peuple ukrainien*, le premier ouvrage important « non impérial » en langue russe qui fût consacré à l'histoire ukrainienne⁷⁸. Ce fut l'un des organisateurs de cette école, l'anthropologue Hvedir Vovk (Fedor Volkov), militant actif du mouvement ukrainien et compagnon de lutte de Mihail Dragomanov depuis les années 1870, qui fut à l'origine de cette invitation⁷⁹. Vovk et Gruševskij furent des auteurs pivots de l'*Encyclopédie ukrainienne*, dont l'équipe de rédaction commença à se former depuis le début des années 1910 (le modèle évident de cette édition était l'*Encyclopédie juive*, en langue russe). La Guerre mondiale créa, d'une part, de nouveaux obstacles au travail des organisations ukrainiennes de l'Empire russe et, d'autre part, stimula leur intérêt pour l'Ukraine occidentale (la Galicie et la Bucovine) conquise en 1915-1916⁸⁰. Finalement l'encyclopédie vit le jour en 1916 sous la forme de deux volumes et le titre : *Ukrainskij narod v ego prošlom i nastojaščem* [Le peuple ukrainien dans son passé et son présent] ; ses rédacteurs étaient Aleksej Šahmatov et Fedor Korš, tous deux membres de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg⁸¹. Il faut noter que les académiciens les plus chauds partisans d'une science ukrainienne (mais non pas d'une

indépendance politique de l'Ukraine !) étaient plutôt des philologues que des historiens, même si Lappo-Danilevskij soutint activement en 1904-1905, en libéral conséquent, la suppression de la censure sur les livres et les périodiques en langue ukrainienne⁸².

- 29 L'importation de modèles étrangers par Gruševskij ne se limitait pas à des principes organisationnels. On discute aujourd'hui, en particulier, des liens possibles entre ses conceptions historiographiques et les orientations psychosociologiques et culturelles-nationales d'un auteur aussi fécond et controversé que Karl Lamprecht qui, comme on l'a vu, avait créé un institut d'histoire à Leipzig⁸³. Comme Lamprecht, Gruševskij recourait à des méthodes scientifiques, surtout sociologiques, qui paraissaient trop schématiques et « niveleuses » à la plupart de ses collègues.
- 30 Ainsi l'intérêt de Gruševskij pour la sociologie au début des années 1920 n'était ni fortuit ni excentrique, mais préparé par son activité d'historien et d'organisateur de la science. À l'automne 1919, en rédigeant le projet de l'Institut sociologique ukrainien, il définit son programme de la façon suivante :
1. Suivre le mouvement social mondial et les expériences sociologiques, et populariser leurs résultats dans la société ukrainienne.
 2. Instaurer (soutenir) des liens avec des organisations internationales et nationales qui expriment le mouvement social actuel et y représentent la nationalité ukrainienne.
 3. Les informer sur le Mouvement social ukrainien et la littérature ukrainienne⁸⁴.
- 31 L'institut, que Gruševskij prévoyait au début de fonder à Genève, devait jouer un rôle de diplomatie culturelle et académique, non plus tant pour importer la science étrangère que pour représenter et exporter la science ukrainienne⁸⁵, profil qu'on retrouve aussi dans les initiatives de Lamprecht, qui se souciait ostensiblement du prestige international de la science germanique⁸⁶. Gruševskij avait choisi de mettre le cap sur la sociologie (au lieu d'une discipline plus traditionnelle comme l'histoire ou la philologie) en raison, d'abord, de l'attention générale pour la « question sociale » et le mouvement socialiste (auquel il appartenait lui-même) et ensuite en raison des liens directs et des connotations entre la science et *l'actualité*, la politique etc. Les ukrainophiles s'adressaient activement à l'opinion européenne dès les années 1910 dans la revue *Les annales des nationalités* ; en 1919-1920 parut la revue *L'Europe orientale*, avec le concours actif de Gruševskij, chargée de représenter les intérêts des nouveaux États surgis sur le territoire du ci-devant Empire russe⁸⁷. Les travaux en histoire de l'Ukraine à Prague, centre de l'émigration ukrainienne dans les années 1920, furent dès le début pris en main par un adversaire de Gruševskij, Dmitrij Dorošenko (et par les partisans du hetman Skoropadskij, qui avait mis fin à la Rada ukrainienne présidée par Gruševskij à la fin avril 1918). Contrairement à ce qu'il réalisa à Lviv et à Kiev, Gruševskij ne fonda pas d'école d'histoire ukrainienne à Prague : pour Dorošenko et ses partisans, Gruševskij avait été un grand historien dans le passé, il était trop à gauche et même prosoviétique en politique dans le présent⁸⁸. Ce gauchisme de Gruševskij le sépara finalement de ses camarades politiques et de ses collègues tels que Šapoval, engagés dans des initiatives ukrainiennes sociologiques et politiques. Ce dernier demeura dans l'émigration un ennemi irréductible du bolchévisme, et depuis le milieu de l'année 1921, son groupe s'opposa violemment à Gruševskij (en tant que leader de la délégation étrangère du parti) au sein du parti S.R. ukrainien⁸⁹. L'Institut sociologique ukrainien de Vienne (ISU) publia plus d'une douzaine de livres, certains d'entre eux en français, consacrés à l'histoire de la révolution ukrainienne, encore toute récente, à celle de la littérature ukrainienne et à celle du cercle de Dragomanov à Genève. L'événement le plus important fut le livre de

Gruševskij *Les origines de la société* (1921), préparé sur la base d'un cycle de conférences données à l'ISU. Le sous-titre (*Sociologie génétique*) inspiré par Kovalevskij⁹⁰, reflétait assez précisément les idées de cet historien et « éveilleur de la nation » sur la sociologie. Ses conférences portaient sur les formes primitives de la vie sociale et de l'auto-organisation qui se révélaient ensuite à des stades plus développés de la société (c'est pourquoi il s'intéressa à des auteurs comme Morgan ou à l'Engels des *Origines de la famille...*, de même qu'à Frazer et surtout à Wundt en tant qu'adversaire de la *Völkerpsychologie*)⁹¹. Dans son dernier chapitre (p. 301-315), Gruševskij analyse spécialement les études ukrainiennes de la fin du XIX^e siècle sous l'angle de la sociologie génétique, depuis Nikolaj Ziber jusqu'aux ethnographes et aux folkloristes du type de Vovk ou du professeur de Kharkov Nikolaj Sumcov⁹². Il est intéressant de constater que si, dans ses travaux historiques au tournant du siècle, il suivait volontiers une démarche téléologique, cherchant dans le passé des sources de la nation ukrainienne contemporaine, naissante et fragile (il ne pouvait s'appuyer ni sur l'État de Lappo-Danilevskij, ni sur la société civile (*obščestvennost'*) de Miljukov), maintenant qu'il se plongeait dans la sociologie génétique, il mettait l'accent sur les fondements stables de la société nationale, qui se révélaient à toutes les étapes de l'histoire nationale et restaient inchangés dans le temps présent, même à l'époque révolutionnaire. Il fut loin d'être le seul à observer ce « tournant sociologique » très particulier après la Première Guerre mondiale : lorsque Simon Dubnov, qui avait gagné l'Allemagne après avoir quitté la Russie bolchévique, entreprit son *Histoire universelle du peuple juif*, il la dota d'une préface sur la « vision sociologique de l'histoire juive », pour contrebalancer la conception traditionnelle, religieuse ou spirituelle, de cette histoire⁹³.

- 32 La sociologie, comme science « importée », devint pour Gruševskij une sorte de philosophie de l'histoire, un moyen important d'accéder directement aux sources de la vie nationale. Après son retour en Ukraine soviétique au début de l'année 1924, il escomptait sérieusement inclure son Institut sociologique dans les institutions de l'Académie des sciences panukrainienne de Kiev, mais ses espoirs furent cruellement déçus, tout comme ceux de Lappo-Danilevskij en 1918 et de Sorokin en 1922 : le nouveau pouvoir n'avait aucune intention de reconnaître une quelconque sociologie ni théorie de l'histoire en dehors du « matérialisme historique ». Le seul prolongement important de la « sociologie génétique » de Gruševskij fut le Cabinet de la culture primitive, formé auprès de la chaire de recherche sur l'histoire de l'Ukraine, chaire dont le savant prit la tête dans le cadre de l'Académie. Le cabinet et la revue *Pervobytnoe obščestvo* (La société primitive, qui parut de 1926 à 1929) furent dirigés par la fille de l'historien Katerina Gruševskaja qui avait collaboré activement, dans le cadre de l'ISU, avec des scientifiques suisses, tchécoslovaques, français et autres (Lubomir Niederle, Paul Rivet...). La revue publia des comptes-rendus circonstanciés sur des ouvrages de Halbwachs, Mauss, Boas. L'étude de la culture primitive ne se ramenait ni à l'ethnographie, ni à l'archéologie, ni à l'étude du folklore, mais, à l'image des découvertes américaines et européennes les plus neuves, synthétisait ces approches dans un cadre plus anthropologique que sociologique⁹⁴. Quant à Gruševskij, il se consacra, à Kiev, à achever ses travaux fondamentaux en histoire de l'Ukraine et de la littérature ukrainienne. Ses efforts pour construire une science nationale dans le cadre de la politique officielle de l'ukrainisation, dans le prolongement de ses initiatives à l'époque de la Société savante Ševčenko, n'ont pas survécu à la fin de la NEP et à l'aggravation brutale du front idéologique au tout début des années trente, lorsque lui et ses élèves furent impliqués comme accusés dans les nouveaux procès exemplaires qui se préparaient alors. Désormais, la construction en URSS d'une science « à soi », particulière, passait par une concentration des idées et des

thèmes dans le cadre soviétique général, hors d'un lien direct et synchronique avec le contexte scientifique européen ; quant aux particularités nationales, elles s'avérèrent réduites pour longtemps à des manifestations locales et régionales de ce même invariant unique, império-soviétique, projeté au besoin dans un passé lointain⁹⁵.

Conclusion

- 33 Le triple échec de ces trois tentatives, qui visaient à construire des sciences humaines nationales et à sociologiser le récit historique, peut être expliqué par un facteur négatif clé, qui fut le coup de force de 1917, à la suite duquel les principes d'une nouvelle autarcie, d'une nouvelle fermeture furent établis. Ainsi prit fin la possibilité d'une constitution normale et « définitive » de sciences de l'homme modernisées (grâce à la psychologie et à la sociologie) qui eussent pris en compte la spécificité et la diversité culturelles et nationales de l'Empire russe (l'horizon ukrainien, géorgien, polonais et autres). Mais à cette victoire « non planifiée » des bolcheviks, il faut ajouter l'influence de la Première Guerre mondiale, qui ruina les représentations et les principes du nationalisme romantique de 1848, parmi lesquels l'idée d'une science comme organe spécifique de la conscience de soi du peuple et de la nation. Dans le triangle « État – société – individu », le primat de l'État national ne fut pas seulement déterminé par la spécificité de la voie historique russe (telle que la décrivait par exemple Lappo-Danilevskij) : la part croissante de l'État était aussi un impératif de la modernité tardive, parallèlement aux bouleversements du premier tiers du ^{xx}e siècle. Le « lien avec la vie » sur lequel Lappo-Danilevskij insistait tant, n'incarnait pas seulement la tradition russe qui privilégiait le spontané et la « vie » aux dépens de l'abstrait et de l'intellectuel, mais renvoyait aussi à la crise des méthodologies de la fin du ^{xix}e siècle, du néopositivisme et du néokantisme. Pour l'historien, ce postulat restait aussi corrélé avec la conscience pensante, avec la science, qui était internationale par son contenu, mais nationale par sa forme. C'était pourtant un pas vers la reconnaissance d'un « lien existentiel » et d'une pénétration profonde de la sociologie dans la pensée des sciences humaines et historiques, ce à quoi Karl Mannheim consacra beaucoup de lignes au cours des années 1920⁹⁶. Avec la Première Guerre mondiale, l'État national devenait à la fois une force organisatrice de la société et un facteur clé dans l'évolution des sciences non pas seulement sociales et humaines, mais aussi de celles de la nature. C'est la raison pour laquelle notre étude réunit dans une même recherche la « nationalisation » en tant que forme du développement académique international et l'appel à la sociologie dans le cadre des sciences de l'homme.
- 34 L'importance de cette rencontre entre l'histoire et la sociologie au cours des années 1910-1920 dans l'œuvre de ces trois savants différents n'est pas seulement significative sur un plan strictement biographique (pour Lappo-Danilevskij et Gruševskij, ce tournant marqua une des dernières étapes de leur carrière, pour Sorokin, la problématique historique et nationale ou russe fut significative au cours de la première moitié de sa longue carrière scientifique)⁹⁷, elle s'inscrivait dans une étape nouvelle des sciences humaines et sociales à une époque de bouleversements sociaux mondiaux. Ce tournant épistémologique se réalisa dans des conditions sociales et historiques particulières au début du ^{xx}e siècle⁹⁸. Chez les trois héros de cet article, le rapprochement entre l'histoire et la sociologie n'a rien de fortuit. Tous trois présentent des exemples représentatifs soit d'un parachèvement d'une explication historique par des facteurs sociologiques

(Gruševskij et en partie Lappo-Danilevskij), soit d'une spécification de constructions sociologiques atemporelles au moyen d'un matériau historique (Sorokin en tant qu'auteur de la *Dynamique sociale*).

- 35 Les sciences humaines et sociales contemporaines sont généralement mentionnées au moyen de virgules, alignées qu'elles sont dans une catégorie intitulée « sciences de l'homme » qui ne pose pas de problème, alors qu'historiquement, la sociologie de la seconde moitié du XIX^e et des premières décennies du XX^e siècle se poussait dans le spectre des savoirs académiques et universitaires de façon assez conflictuelle⁹⁹. Les cataclysmes sociaux, si paradoxal que cela paraisse, ont grandement aidé la reconnaissance académique de la sociologie (y compris par des historiens, surtout de la nouvelle génération), discipline qui, encore récemment, était considérée comme une science oppositionnelle et presque douteuse¹⁰⁰. La sociologie comme *Scientia Nova* ouvrait l'horizon du savoir en sciences humaines, borné jusqu'à présent par le cadre national et devenait en même temps un moyen de surmonter ces particularismes, même si on ne prête pas à ces derniers un sens organique conservateur. Il faut souligner que les trois savants dont il a été question avaient une conception assez originale de la sociologie (telle qu'elle s'était formée au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle) : pour Lappo-Danilevskij, elle restait malgré tout une variante de plus de la méthodologie historique¹⁰¹, chez Sorokin la construction de schémas socioculturels remplaça la description de types, en prenant en compte le caractère individuel des faits sociaux, chez Gruševskij le primat de l'approche génétique finissait par transformer la sociologie en substitut de l'anthropologie. À cet égard l'exemple de Fedor Stepun, fondateur de la revue internationale *Logos*, et qui travailla à Dresde depuis les années 1920, justement à la chaire de *sociologie*¹⁰², est particulièrement significatif d'un abandon du social, d'un remplacement de la réflexion sociologique par des constructions culturelles théoriques.
- 36 Renonçant aux méthodes du XIX^e siècle – le primat de l'histoire de l'État ou de la philosophie sociale – ces savants se tournaient avant tout vers l'histoire de la culture (ou vers l'approche psychologique), mais non pas vers l'histoire de la *société*¹⁰³. Cette absence d'une thématisation du social n'était évidemment pas une conséquence d'un mal du temps ou de quelque trait de la pensée russe en tant que telle, mais le reflet du caractère de l'État russe comme « fabriquant » du social, puis une spécificité de l'État soviétique¹⁰⁴. Cette spécificité locale ne pouvait être perçue et comprise par les contemporains et leurs successeurs que sur le fond de l'évolution internationale. Les savants russes n'étaient nullement des bannis, chassés du banquet mondial de l'esprit ; la crise de conscience et la crise de diffusion de la pensée sociale occidentale ne reçut un langage adéquat capable de la décrire et de la penser, celui d'une synthèse entre sociologie, histoire et anthropologie, qu'avec la naissance d'un système développé de politique sociale, le welfare state des années 1950-1960¹⁰⁵.
- 37 Une partie de ce processus fut aussi la modernisation des sciences sociales, une nouvelle façon de combiner les données empiriques et les schémas théoriques, les approches philosophiques et les logiques individuelles, à la différence des idées, devenues déjà classiques, de la fin du XIX^e siècle. Le nouveau caractère de l'internationalisme et des échanges interdisciplinaires avait déjà reconstruit les anciens modèles définissant les liens entre l'horizon local et l'horizon universel dans les sciences de l'homme. La science russe, celle de l'émigration comme celle, surtout, de l'URSS, n'eut pas cette chance d'une évolution relativement libre et non pas fermée ou à moitié fermée. C'est sans doute pourquoi les premières décennies du XX^e siècle se révèlent-elles toujours importantes

pour les sciences sociales actuelles, postsoviétiques, en Russie. La tentation est trop forte de réactualiser les héros de cet article et de voir dans leurs textes une source presque unique de sens oubliés, mais encore opérants, et non pas un espace de construction complexe, parfois agonal, de riches potentialités qui se confirmèrent historiquement condamnées.

38 (traduit du russe par Wladimir Berelowitch)

NOTES

1. Voir deux points de vue presque diamétralement opposés sur, selon les cas, le succès ou l'échec de l'importation de la science en Russie : B.A. Starostin, « Peterburgskaja Akademija nauk v poiskah nacional'noj samoidentifikacii [L'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg dans la quête de son identité nationale] », in *Rossijskaja Akademija nauk : 275 let služenija Rossii* [L'Académie des sciences de Russie : 275 ans au service de la Russie], M., 1999, p. 259-321 ; S.I. Romanovskij, « “Pritaščennaja” nauka [La science « tirée par les cheveux »] », SPb., 2004. Pour une position générale du problème, voir : Lothar Jordan, Bernd Kortländer, éds., *Nationale Grenzen und internationaler Austausch*, Tübingen, 1995 ; Lutz Danneberg, Jörg Schönert, « Zur Transnationalität und internationalisierung von Wissenschaft », in L. Danneberg, Friedrich Vollhardt, éds., *Wie international ist die Literaturwissenschaft ?*, Stuttgart – Weimar : Metzler, 1996, p. 7-85.

2. Thomas M. Bohn, *Russische Geschichtswissenschaft von 1880 bis 1905 : Pavel N. Miljukov und die Moskauer Schule*, Köln : Böhlau Verlag, 1998.

3. Voir le recueil : M.M. Kovalevskij i rossijskaja obščestvennaja mysl'. K 150-letiju roždenija [M.M. Kovalevskij et la pensée sociale en Russie : 150 ans depuis sa naissance], SPb., 2003.

4. Gruševskij et Vernadskij se sont affrontés dans l'affaire de l'organisation de l'Académie des sciences d'Ukraine à Kiev sous Skoropadskij en été 1918. Au sujet de Vernadskij, voir : Kendall E. Bailes, *Science and Russian culture in an age of Revolutions : V.I. Vernadsky and his Scientific School, 1863-1945*, Bloomington – Indianapolis : Indiana University Press, 1990.

5. T.B. Ivanova, « Akademiki RAN v razvitii rossijskoj sociologii v načale XX v. [Les académiciens de l'Académie des sciences de Russie et le développement de la sociologie russe au début du XX^e siècle], in É.A. Tropp, G.I. Smagina, éds., *Akademija nauk v istorii kul'tury Rossii XVIII-XX vekov* [L'Académie des sciences dans l'histoire de la culture de la Russie du XVIII^e au XX^e siècles], SPb. : Nauka, 2010, p. 614-644.

6. Archives de l'Académie des sciences de Russie, filiale de Saint-Pétersbourg (cité *infra* PFA RAN), f. 113, op. 2, d. 95. Le projet prévoyait l'installation de cet institut dans les bâtiments du lycée de Carskoe Selo ; voir, à ce sujet : A.V. Kol'cov, *V.I. Lenin i stanovlenie Akademii nauk SSSR* [V.I. Lenin et l'organisation de l'Académie des sciences d'URSS], L., 1970, p. 119-122.

7. Pour plus de détails sur ses relations compliquées avec Gruševskij, voir : M.A. Robinson, « M.S. Gruševskij i russkaja akademičeskaja élita [M.S. Gruševskij et l'élite académique russe] », *Slavjanskij al'manah*, 2008, p. 177-206.

8. Voir : Lutz Raphael, « Lamprecht-Streit und französischer Methodenstreit der Jahrhundertwende », *Historische Zeitschrift*, 251, 1990, p. 325-363 ; Claire-Françoise Bompaigne-Évesque, *Un débat sur l'université au temps de la Troisième République : la lutte contre la nouvelle Sorbonne*, P. : Aux amateurs de livres, 1988.
9. Voir : Wolfgang Bialas, Gérard Raulet, éd., *Die Historismusdebatte in der Weimarer Republik (Schriften zur Kultur der Weimarer Republik, Bd. 2)*, Frankfurt-am-Main (u.a.), 1996.
10. John Heilbron, Nicolas Guilhot, Laurent Jeanpierre, « Vers une histoire transnationale des sciences sociales », *Sociétés contemporaines*, 73, 2009, p. 121-146.
11. Voir les réflexions, essentielles pour notre propos, de Wladimir Berelowitch dans « History in Russia comes of age : Institution-building, cosmopolitanism, and theoretical debates among historians in late Imperial Russia », *Kritika : Explorations in Russian and Eurasian History*, 9 (1), Winter 2008, p. 113-134.
12. Patrick Sériot, *Structure et totalité : Les origines intellectuelles du structuralisme en Europe centrale et orientale*, P. : PUF, 1999.
13. Voir une tentative d'analyse générale de cette question dans le recueil de Ralph Jessen et Jacob Vogel, éd., *Wissenschaft und Nation in der europäischen Geschichte*, Frankfurt-am-Main : Campus, 2003. Et, concernant les sciences sociales : Nicolas Guilhot, Johan Heilbron, Laurent Jeanpierre, « Toward a Transnational History of the Social Sciences », *Journal of the History of the Behavioral Social Sciences*, 44 (2), 2008, p. 146-160.
14. Voir Alexei B. Kojevnikov, *Stalin's Great Science : The times and adventures of Soviet physicists*, Londres : Imperial College Press, 2004, (1^{er} chapitre) et le recueil recent, Michael D. Gordin et al., éd., *Intelligentsia science : the Russian century, 1860-1960*, [Osiris, vol. 23] Chicago, 2008, (1^{er} chapitre).
15. Sur la reconnaissance académique de la sociologie, voir : Wolf Lepenies, *Die drei Kulturen : Soziologie zwischen Literatur und Wissenschaft*, München, 1985 ; sur les affinités électives, historiquement déterminées, entre certaines traditions nationales et la réflexivité sociologique, voir : Victor Karady, « Les Juifs dans les sciences sociales. Esquisse d'une problématique », in Johan Heilbron, Rémi Lenoir, Gisèle Sapiro, éd., *Pour une histoire des sciences sociales : Hommage à Pierre Bourdieu*, P. : Fayard, 2004, p. 159-180. La spécificité de la science russe de la société fait l'objet de l'ouvrage d'Alexander Vucinich, *Social Thought in Tsarist Russia : the quest for a general science of society 1861-1917*, Chicago, 1976.
16. Au sujet de l'utilisation d'une tradition « étrangère » dans la nouvelle historiographie, avec une attention particulière aux cultures académiques « extra occidentales », voir : Eckhardt Fuchs, « Provincializing Europe : Historiography as a Transcultural Concept », in Eckhardt Fuchs, Benedict Stuchtey, éd., *Across Cultural Borders : Historiography in a Global Perspective*, Boulder, 2002, p. 1-26.
17. Presnjakov se servait de jugements explicites formulés par Platonov lui-même. Voir sa lettre du 22 mars 1894 dans : Aleksandr Evgen'evič Presnjakov, *Pis'ma i dnevniki, 1889-1927* [Lettres et journaux intimes, 1889-1927], SPb., 2005, p. 133.
18. V.A. Kolobkov, « Sergej Platonov god nakanune aresta [Sergej Platonov un an avant son arrestation] », *Istočnikovedčeskoe izučenie pamjatnikov pis'mennoj kul'tury v sobranijah i arhivah GPB : Istorija Rossii XIX-XX vekov* [Étude des sources de la culture écrite dans les collections et les archives de la Bibliothèque nationale publique], L., 1991, p. 156-174 ; V.S. Bračev, *Russkij istorik Sergej Fedorovič Platonov* [L'historien russe S.F. Platonov] SPb., 1995, p. 265-267 (il faut noter toutefois que Bračev se sert sans examen critique des

documents de l'instruction dans l'affaire Platonov, comme d'un témoignage sur les opinions de Platonov).

19. E.A. Rostovcev, *A.S. Lappo-Danilevskij i peterburskaja istoričeskaja škola* [A.S. Lappo-Danilevskij et l'école historique de Saint-Pétersbourg], Rjazan', 2004 ; A.V. Malinov, S.N. Pogodin, *Aleksandr Lappo-Danilevskij: istorik i filosof*, [Alexandre Lappo-Danilevskij : historien et philosophe], SPb., 2001.

20. Son modèle explicite en la matière furent les principes d'édition des *Monumenta Germaniae Historica*, de même que des efforts semblables d'historiens italiens et autrichiens (voir son « Plan de publication du recueil de documents privés et gouvernementaux de la Grande Russie des XVI^e-XVIII^e siècles », approuvé à la réunion de l'Académie des sciences de janvier 1901).

21. A.S. Lappo-Danilevskij, *Istorija russkoj obščestvennoj mysli i kul'tury XVII-XVIII v.*, [Histoire de la pensée politique et de la culture aux XVII^e-XVIII^e siècles], M., 1990.

22. I.M. Grevs, « Aleksandr Sergeevič Lappo-Danilevskij (opyt istolkovanija duši) [A.S. Lappo-Danilevskij : essai d'interprétation d'une âme] », *Russkij istoričeskij žurnal*, n° 6, 1920, p. 65-66.

23. Lappo-Danilevskij, *Istorija političeskikh idej v Rossii v XVIII veke v svjazi s obščim hodom razvitija ee kul'tury i politiki russkoj obščestvennoj mysli* [Histoire des idées politiques en Russie au XVIII^e siècle, liée au développement de la culture et de la politique de la pensée sociale russe], M.Ju. Sorokina, éd., *Bausteine zur slavischen Philologie und Kulturgeschichte*, Reihe A : Slavische Forschungen, Band 51, Cologne, Weimar, Vienne : Böhlau, 2005 ; voir notamment : M.Ju. Sorokina, « Ob istorike i ego knige: predislovie sostavitelja [L'historien et son ouvrage : préface de l'éditeur] », p. VII-XXXII (voir également : <http://www.arran.ru/index.php?page=publications/lappo/clause1>).

24. Pour plus de détails, voir : A.V. Makušin, P.A. Tribunskij, *Pavel Nikolaevič Miljukov: trudy i dni (1859-1904)* [P.N. Miljukov : les travaux et les jours (1859-1904)], Rjazan', 2001.

25. Ces dilemmes ont été presque aussitôt remarqués par A.E. Presnjakov sur les pages des *Izvestija Imperatorskoj Akademii nauk: Pervyj opyt istorii russkogo samosoznanija* [Un premier essai d'histoire de la conscience de soi russe], tiré à part, SPb., 1901.

26. Lappo-Danilevskij, *Istorija russkoj obščestvennoj mysli*, p. 206-207.

27. A.S. Lappo-Danilevskij, « Ideja gosudarstva i glavnejšie momenty ee razvitija v Rossii so vremeni Smuty i do èpohi preobrazovanij [L'idée de l'État et les principaux moments de son développement en Russie depuis le Temps des Troubles et jusqu'à l'époque des réformes] », *Golos minuvšego*, n° 12, 1914, p. 38. Observons que Lappo-Danilevskij fit publier sa communication dans la revue libérale de gauche de V.I. Semevskij, avec lequel il collaborait volontiers, et non pas dans une revue académique ou ministérielle traditionnelle.

28. Karl Dietrich Erdmann, *Die ökumene der Historiker. Geschichte der Internationalen Historikerkongresse und des Comité International des Sciences Historiques*, Goettingen, 1987, p. 86-96. Voir aussi l'essai d'un professeur à l'université de Dorpat : P.N. Ardašev, *Tretij meždunarodnyj istoričeskij kongress v Londone* [Le Troisième Congrès historique international de Londres], SPb., 1913.

29. G.V. Vernadskij, « Iz vospominanij [Souvenirs] », *Novyj žurnal*, n° 100, 1970, p. 215.

30. Golder évoquait Lappo-Danilevskij en des termes très chaleureux dans ses carnets. Voir *War, Revolution, and Peace in Russia: The Passages of Frank Golder, 1914-1927*, Stanford : Hoover Institution Press, 1992, p. 12-13.
31. A. Dmitriev « La mobilisation intellectuelle : communauté scientifique internationale et Première Guerre mondiale », *Cahiers du Monde Russe*, 43 (4), 2002, p. 633.
32. S. Ol'denburg, « Rabota Aleksandra Sergeeviča Lappo-Danilevskogo v Akademii Nauk [Le travail d'A.S. Lappo-Danilevskij à l'Académie des sciences] », *Russkij Istoričeskij žurnal*, n° 6, 1920, p. 179-180.
33. Au sujet de l'interprétation historique et scientifique de la spécificité russe, voir M.Ju. Sorokina, L.A. Černaja, « Predislovie [Préface], in A.S. Lappo-Danilevskij, *Istorija russkoj obščestvennoj mysli*, p. 7-8 ; V.P. Korzun, « Nevostrebovannoe nasledie (Materialy po istorii nauki v arhive A.S. Lappo-Danilevskogo) [Un patrimoine en déshérence (Matériaux pour l'histoire de la science dans les archives d'A.S. Lappo-Danilevskij)] », *Arheografičeskij ežegonik*, 1994, p. 255-263.
34. A.S. Lappo-Danilevsky, « The development of science and learning in Russia », in J.D. Duff, éd., *Russian Realities and Problems*, Cambridge, 1917, p. 228.
35. Voir les procès-verbaux de l'Assemblée générale extraordinaire de l'Académie du 20 mai 1911. Voir aussi des notes beaucoup plus violentes et développées de Lappo-Danilevskij dans PFA RAN, f. 113, op. 2, d. 64, f. 4-6.
36. Asper, « Poehali [En route] », *Russkie vedomosti*, 30 avril 1911 ; voir également *Novoe vremja*, 2 février et 8 mai 1911 ; *Utro Rossii*, 7 mai 1911. L'opinion la plus favorable au ministère fut celle de B. Bundlin, « Po povodu [À propos] », *Gazeta dlja vsech*, 11 mai 1911.
37. Voir M. Rubinštejn, « Vojna i ideal vospitanija (k voprosu o nacionalizme v pedagogike) [La guerre et l'idéal de l'éducation (le problème du nationalisme en pédagogie)] », *Vestnik vospitanija*, n° 3, 1916, p. 32-72 ; N. Kareev, « Mysli o russkoj nauke po povodu teperešnej vojny [Pensées sur la science russe à propos de la guerre actuelle] », *Čego ždet Rossija ot vojny* [Ce que la Russie attend de la guerre], Petrograd, 1915.
38. La Commission pour instaurer des relations plus actives avec l'Angleterre fonctionna à partir de l'automne 1916. Voir : PFA RAN, f. 2, op. 1-1915, d. 36, f. 91-93, 192 et suiv. ; RGIA (Rossijskij gosudarstvennyj istoričeskij arhiv – Archives d'histoire de l'État russe), f. 733, op. 156, d. 764 (on trouve ici les propositions des conseils d'universités pour optimiser les formes de collaboration scientifique) ; les procès-verbaux d'un certain nombre de réunions se trouvent dans les archives personnelles de Ševjakov (RGIA, f. 1129, op. 1, d. 46). Voir également PFA RAN, f. 113, op. 2, d. 86, la société anglo-russe, d. 88, le Comité franco-russe. Pour comparer voir : Maurer Trude, éd., *Kollegen – Kommilitonen – Kämpfer. Europäische Universitäten im Ersten Weltkrieg*, Stuttgart, 2006 ; È.I. Kolčinskij, D. Bajrau [Bayrau], Ju.A. Lajus, eds., *Nauka, tehnika i obščestvo Rossii i Germanii vo vremja Pervoj mirovoj vojny* [La science, la technique et la société en Russie au cours de la Première Guerre mondiale], M., 2007.
39. La décision de le publier fut prise par l'Académie lors de sa réunion du 3 décembre 1916 (PFA RAN, f. 2, op. 1-1916, d. 44, l. 53). Le premier fascicule du recueil *Nauka i ee rabotniki* [La science et ses travailleurs] vit le jour en 1920, sous la direction d'Ol'denburg. Voir également Eckhardt Fuchs, « The "International Catalogue of Scientific Literature" as a Mode of Intellectual Transfer : Promise and Pitfalls of International Scientific Co-operation before 1914 », in Christoph Charle, Jürgen Schriewer, Peter Wagner, eds.,

Transnational Intellectual Network : Forms of Academic Knowledge and the Search for Cultural Identities, Frankfurt-am-Main – New York, 2004, p. 165-193.

40. Voir les publications de « contre-propagande » en France : Pierre Duhem, *La Science allemande*, P., 1915, E. Picard, *L'Histoire des sciences et les prétentions de la science allemande*, P., 1916, etc., et les synthèses récentes : Anne Rasmussen, « Mobiliser, remobiliser, démobiliser : les formes d'investissement scientifique en France dans la Grande Guerre », 14-18, *Aujourd'hui. Today. Heute*, 6, 2003, p. 49-59 ; Anne Rasmussen, « La “science française” dans la guerre des manifestes », dans 1914-1918, *Mots. Les langages du politique*, 76 (2004), p. 9-23.

41. Pour plus de détails, voir I.V. Tunkina, « K istorii sbornika “Russkaja nauka” [Contribution à l'histoire du recueil “La science russe”] », *Komissija po istorii znanij, 1920-1932. Iz istorii organizacii istoriko-naučnyh issledovanij v Akademii nauk* [La commission pour l'histoire des savoirs, 1920-1932. Histoire de l'organisation des recherches scientifiques en histoire à l'Académie des sciences], SPb., 2003, p. 637-659 ; I.L. Belen'kij, « O kontekstah proekta sbornika “Russkaja nauka” [Les contextes du projet de recueil “La science russe”] », *Rossija i sovremennij mir*, n° 2, 2009, p. 151-161.

42. Certains articles furent publiés dès les années 1920 ; voir leur liste dans Rostovcev, A.S. *Lappo-Danilevskij i peterburskaja istoričeskaja škola*, p. 219, n. 447.

43. P. Sorokin, *Dolgij put'* [La longue route, traduit de l'anglais], Syktyvkar, 1991, p. 145.

44. N. Kondrat'ev, « Teorija istorii A.S. Lappo-Danilevskogo (K dvadcatipjatiletiju ego naučnoj literaturnoj dejatel'nosti) [La théorie de l'histoire d'A.S. Lappo-Danilevskij (Pour le 25^e anniversaire de ses activités littéraires scientifiques)] », *Istoričeskoe obozrenie*, 20, 1915, p. 105-124. La correspondance publiée de Lappo-Danilevskij témoigne de ses échanges constants avec Kondrat'ev après 1917. Ce dernier fit également des démarches pour publier le *magnum opus* de l'historien à l'édition « Zadruga », proche des S.R. Voir N.D. Kondrat'ev, *Rynok hlebov i ego regulirovanie vo vremja vojny i revoljucii* [Le marché du blé et sa régulation pendant la guerre et la révolution], M., 1991, p. 474-478.

45. Voir son ouvrage : M. Kovalevskij, *Sovremennye sociologi* [Les sociologues d'aujourd'hui], SPb., 1905, et son article « Sovremennye francuzskie sociologi [Les sociologues français d'aujourd'hui] », *Vestnik Evropy*, n° 7, 1913, p. 339-363.

46. M.M. Kovalevskij, « Sociologija na Zapade i Rossii [La sociologie en Occident et en Russie] », *Novye idei v sociologii, 1 : Sociologija. Ee predmet i sovremennoe sostojanie* [Nouvelles idées en sociologie. 1 : La sociologie. Son objet et son état présent], SPb., 1913, p. 3-4.

47. Au sujet des débuts de Sorokin, voir I.A. Golosenko, *Sociologija Pitirima Sorokina (russkij period dejatel'nosti)* [La sociologie de Pitirim Sorokin (la période russe de ses activités)], Samara, 1992, et surtout, pour plus de détails : Ju.V. Dojkov, *Pitirim Sorokin : čelovek vne sezona* [Pitirim Sorokin : un homme hors saison], vol. 1, Arhangel'sk, 2008 (accessible sur le site http://www.doykov.1mcg.ru/data/books/Booklet_Sorokina.pdf). Sur le contexte général de l'implantation de la sociologie en Russie, voir N. Novikov, *Die Soziologie in Russland*, Berlin, Wiesbaden, 1988 et V.V. Kozlovskij, *Istorija russkoj sociologii XIX-XX vv.* [Histoire de la sociologie russe au XIX^e et au XX^e siècles], M., 1995.

48. P. Sorokin, « Na rasput'e treh dorog (Vojna i otnošenje k nej russkoj obščestvennoj mysli) [Au croisement de trois routes : la guerre et l'attitude de la pensée sociale russe à son égard] », *Ežemesjačnyj žurnal*, n° 9-10, 1915, p. 488-508.

49. P.A. Sorokin, « M.M. Kovalevskij i ego zapadnye druž'a (F. de Kulanž, Geksl, Tard, Vorms, de-Greef, Bergson, Ésmén, Ferri, Spenser, Tejlor, Marks, Vandervel'd, Verharn i

dr.) [M.M. Kovalevskij et ses amis occidentaux : Fustel de Coulanges, Huxley, Tardes, Worms, De Greef, Bergson, Asman, Ferry, Spencer, Taylor, Marx, Vandervelde, Verhaeren, etc.] », in P.A. Sorokin, *Obščedostupnyj učebnik sociologii. Stat'i raznyh let* [Manuel de sociologie accessible à tous. Articles de différentes époques], M., 1994, p. 267-273 (publié pour la première fois en 1916 dans le journal *Birževye vedomosti*).

50. Voir N.I. Kareev, *Osnovy russkoj sociologii* [Fondements de la sociologie russe], SPb., 1996.

51. Cet ouvrage suscita un compte-rendu élogieux de Kareev, dans son article : « Amerikanskaja kniga o "russkoj sociologii" » [Un livre américain sur la sociologie russe], *Russkie zapiski*, n° 6, 1916, p. 295-303. C'est aussi Kareev, en dépit de ses relations assez froides avec Lappo-Danilevskij, qui fut chargé d'écrire le chapitre consacré à la sociologie dans le recueil *Russkaja nauka*. Voir Tunkina, « K istorii sbornika "Russkaja nauka" », p. 653.

52. Outre l'ouvrage très complet de D.A. Gutnov : *Russkaja vyssšaja škola obščestvennyh nauk v Pariže (1901-1906)* [L'École supérieure russe de sciences sociales à Paris, 1901-1906], M., 2004, mentionnons sur ce sujet l'article de R.E. Gergilov, « Rossijskaja sociologija v Germanii (koniec XIX-načalo XX vv.) » [La sociologie russe en Allemagne (fin du XIX^e-début du XX^e siècle)], *Sociologičeskie issledovanija*, n° 5, 2007, p. 114-120.

53. Lappo-Danilkevskij ne se contenta pas de présenter ce projet à l'assemblée générale de l'Académie des sciences le 5 (18) juin 1918, mais écrivit à ce sujet un article qu'il adressa à A.L. Volynskij sous le titre « Nazrevšaja potrebnost' » [Un besoin qui a mûri] destiné aux *Birževye vedomosti* qui paraissaient sous un nouveau titre : PFA RAN, f. 113, op. 3, d. 68, f. 4, 5, 8. Également : P.A. Tribunskij, « Épistoljarnye materialy A.S. Lappo-Danilevskogo v Rossijskom gosudarstvennom arhive literatuty i iskusstva » [Les matériaux épistolaires de A.S. Lappo-Danilevskij dans les archives d'État de littérature et d'art], *Istoričeskaja nauka i metodologija istorii v Rossii XX veka : k 140-letiju so dnja roždenija akad. A.S. Lappo-Danilevskogo* [La science historique et la méthodologie de l'histoire en Russie au XX^e siècle : 140 ans depuis la naissance de l'académicien A.S. Lappo-Danilevskij], SPb., 2003, p. 322-323.

54. « Sociologičeskij institut [L'institut de sociologie], *Nauka i ee rabotniki*, 1, 1920, p. 24.

55. Voir Stuart Finkel, *On the Ideological Front : The Russian Intelligentsia and the Making of the Soviet Public Sphere*, New Haven, 2007.

56. Charles Camic, « Three Departments in Search of a Discipline: Localism and Interdisciplinary Interaction in American Sociology, 1890-1940 », *Social Research*, 62, 1995, p. 1003-1033 ; Lawrence T. Nichols, « The Establishment of Sociology at Harvard : a Case of organizational ambivalence and scientific vulnerability », in Clark A. Elliott, Margaret W. Rossiter, éd., *Science at Harvard University: Historical perspectives*, Harvard, 1992, p. 191-222.

57. P.A. Sorokin, *O russkoj obščestvennoj mysli* [La pensée sociale russe], SPb., Aleteja, 2000, p. 29-38.

58. Ce sont les termes qu'a employés en 1937 le jeune historien de la Révolution française Crane Brinton (1898-1968) dans l'influente *Southern Review*. Il était contemporain et allié de Parsons dans les différents cercles et associations de Harvard (la réponse violente de Sorokin, « Istorionica » resta lettre morte). Il convient d'ajouter toutefois qu'il ne s'agissait pas seulement chez Brinton d'attaques personnelles contre Sorokin, mais de son mécontentement à l'égard de toute la sociologie moderne et de ses méthodes

d'analyse. Voir Uta Gerhardt, *Talcott Parsons : an intellectual biography*, Cambridge, UK, New York, 2002, p. 53-58.

59. À ce propos, observons que dans la Russie du début du XX^e siècle on n'entendit guère parler de la polémique entre Simiand et Seignobos en France (tandis que les débats autour des idées de Lamprecht y eurent des résonances) : sans doute, par suite d'une faible différenciation du champ scientifique, les historiens ne percevaient pas encore la sociologie comme une discipline vraiment concurrente. Voir à ce sujet Lutz Raphael, « Lamprecht-Streit und französischer Methodenstreit der Jahrhundertwende in vergleichender Perspektive », *Historische Zeitschrift*, Bd. 251, 1990, p. 325-363 ; N.V. Rostislavleva, « Recepcija tvorčestva K. Lamprehta v Rossii [La réception de l'œuvre de K. Lamprecht en Russie], *Dialog so vremenem*, 14, M., 2005, p. 177-189.

60. Lawrence Nichols, « Deviance and social science : the instructive historical case of Pitirim Sorokin », *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, 25, 1989, p. 335-355.

61. Ju.I. Krivonosov, « Nesbyvšajasja nadežda Pitirima Sorokina [L'espoir déçu de Pitirim Sorokin] », *Vozvraščenie Pitirima Sorokina* [Le retour de Pitirim Sorokin], M., 2000, p. 111-118.

62. Depuis 1923, Sorokin cesse complètement de publier en russe, hormis quelques publications des années 1940. Sur ses difficultés d'adaptation dans son nouvel environnement, voir A.A. Nekrasov, « Pitirim Sorokin v SŠA [Pitirim Sorokin aux Etats-Unis] », *Voprosy istorii*, n° 2, 2004, p. 148-157.

63. V.V. Sapov, « Magičeskij kristall sociologii [Le cristal magique de la sociologie] », in P.A. Sorokin, *Social'naja i kul'turnaja dinamika* [La dynamique sociale et culturelle], SPb., 2000, p. 1031.

64. Au cours des années 1950 les relations entre Parsons et Sorokin achevèrent de se gâter, lorsque celui-ci accusa pratiquement son jeune et plus chanceux collègue de l'avoir plagié. Voir les études, très bienveillantes pour Sorokin, de : Barry Johnston, « Sorokin and Parsons at Harvard : Institutional Conflict and the Rise of a Hegemonic Tradition », *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, 22, 1986, p. 107-127 ; Milan Zafirovski, « Parsons and Sorokin : A Comparison of the Founding of American Sociological Theory Schools », *Journal of Classical Sociology*, 2, 2001, p. 227-256. Et les synthèses biographiques : Johnston, *Pitirim A. Sorokin : An Intellectual Biography*. Lawrence, 1995 ; *Sorokin and Civilization : A Centennial Assessment*, New Brunswick, NJ : Transaction, 1996.

65. Au sujet des travaux de Parsons et de l'héritage allemand dans le contexte de Harvard, voir : Charles Camic, « Talcott Parsons before The Structure of Social Action », *Talcott Parsons : The Early Essays*, Chicago, 1991, p. IX-LXIV ; Charles Camic, « From Amherst to Heidleberg : on the Origins of Parsons's Conception of Culture », in Renee C. Fox, Victor M. Lidz, and Harold J. Bershady, eds., *After Parsons : A Theory of Action for the Twenty-First Century*, New York, 2005, p. 240-63.

66. Voir I.A. Golosenko, R.E. Getgilov, « Georgij (Žorž) Gurvič kak sociolog [Georges Gurvitch sociologue], *Žurnal sociologii i social'noj antropologii*, 3 (1), 2000, p. 17-33.

67. Le livre parut en 1925 en anglais. Sa traduction russe, découverte dans les archives de Šapoval à Kiev (transférées de Prague en 1945-46) ne parut qu'en 2005.

68. Au sujet de Šapoval, voir V. Volovič, O. Jurenko, « Vidatnij političnij dijač Ukraïni, fundator vitčiznjanoï sociologii Mikita Juhimovič Šapoval [Mikita Šapoval, homme politique important, fondateur de la sociologie ukrainienne] », in M. Šapoval, *Zagal'na*

sociologija [Sociologie générale] [1929], Kiev, 1996, p. 4-18 ; sur ses relations avec Sorokin : O.P. Jurenko, « Mikita Šapoval i Pitirim Sorokin : vzaëmorozuminnja, spivpracija, protistojannja [M. Šapoval et P. Sorokin : entente, coopération, opposition] », *Ibid.*, p. 536-365. Des lettres de Sorokin à Šapoval furent publiées à la fin des années 1990 : voir Ju.V. Dojkov, « Pitirim Sorokin i Nikita Šapoval [P. Sorokin et N. Šapoval], *Sociologičeskij žurnal*, n° 3-4, 1999, p. 215-227, reproduit dans l'édition russe récente de *Sociologija revoljucii*.

69. P.A. Sorokin, *Sociologija revojučii* [Sociologie de la révolution], M., 2005, p. 568.

70. Ces essais furent même réunis en un recueil et publiés à Syktyvkar : P. Sorokin, *Ėtnografičeskie ėtjudy* [Études ethnographiques], Syktyvkar, 1999. Sur le milieu d'origine de Sorokin, voir : N.K. Gurkina, *Intelligencija Evropejskogo Severa Rossii v konce XIX-načale XX vekov* [L'intelligentsia du Nord de la Russie d'Europe à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle], SPb., 1998.

71. Voir les tentatives de Sorokin de concilier l'unité de l'État et le principe de développement autonome dans sa brochure de 1917 : *Avtonomija nacional'nostej i edinstvo gosudarstva* [L'autonomie des nationalités et l'unité de l'État], Petrograd, [1917]

72. Stepan Ripeč'kij, « Ukraïns'kij sociologičnij institut u Vidni ta Ukraïns'kij institut gromadoznastva v Prazi [L'Institut sociologique ukrainien à Vienne et l'Institut de la sociologie de Prague] », *Ukraïncy v amerikans'komu ta kanad'skomu suspil'stvah. Sociologičnij zbirnik* [Les Ukrainiens dans les sociétés américaine et canadienne. Recueil sociologique], Jersey City, 1976, p. 303-307. Je remercie Stepan Zaharkin (Kiev) pour m'avoir indiqué cette source.

73. M. Gruševskij, « Zvičajna shema ruskoï istorii i sprava racional'nogo ukladu istorii shidnogo slovjanstva », in V.I. Lamanskij, éd., *Stat'i po slavjanovedeniju*, SPb., 1904, vyp. 1, p. 298-304.

74. Serhii Plokhyy, *Unmaking Imperial Russia: Mykhailo Hrushevsky and the Writing of Ukrainian History*, Toronto, 2005 ; voir aussi un recueil important concernant les historiographies « nationales » dans l'Empire russe : Thomas Sanders, éd., *Historiography of Imperial Russia : The Profession and Writing of History in a Multinational State*, Armonk, NY, 1999.

75. Sur les dilemmes dans la conscience de soi des intellectuels galiciens, voir : John-Paul Himka, « The Construction of Nationality in Galician Rus' : Icarian Flights in Almost All Directions », in Ronald Grigor Suny, Michael D. Kennedy, eds., *Intellectuals and the Articulation of the Nation*, Ann Arbor : University of Michigan Press, 2001, p. 109-164.

76. Sur le développement de la science dans les différents centres de l'Empire austro-hongrois, voir R.G. Plaschka, K.H. Mack, eds., *Wegenetz europäischen Geistes. Wissenschaftszentren und geistige Wechselbeziehungen zwischen Mittel- und Südosteuropa vom Ende des 18. Jahrhunderts bis zum Ersten Weltkrieg*, Wien, 1983. Plus spécialement sur Gruševskij : Vitalij Tel'vak, « Postat' Mihajla Gruševs'kogo v pol'skij istoriografii (kinec' XIX-XX st.) [La figure de M. Gruševskij dans l'historiographie polonaise à la fin du XIX^e et au XX^e siècle] », *Ukraïns'kij istoričnij žurnal*, n° 5, 2006, p. 65-82 ; V. Tel'vak, « Čes'ka gruševs'kiana peršoï tretini XX stolittja [La gruševskiana tchèque du premier tiers du XX^e siècle] », *Istoriografični doslidžennja v Ukraïni*, Kiev, 19, 2008, p. 240-258.

77. M. Gruševskij, « Ne pora [Ce n'est pas l'heure] » [1908], in Id., *Tvori v 50 tomah* [Œuvres en 50 volumes], Lviv, 2005, p. 79.

78. Vitalij Tel'vak, *Tvorča spadščina Mihajla Gruševs'kogo v ocinkah sučasnikov (kinec' XIX – 30-ti roki XX stolittja)* [L'œuvre de Gruševskij dans les jugements des contemporains au cours de la fin du XIX^e et jusqu'aux années Trente du XX^e siècle], Kiev – Drohobych, 2008, p. 63-64. Cet ouvrage est l'une des plus détaillées descriptions de la réception de Gruševskij.

79. Vovk passa la majeure partie de sa vie à l'étranger ; en tant que scientifique, il était lié à l'anthropologie française. Voir Oksana Franko, *Fedir Vovk – včenij i gromads'kij dijač* [Fedir Vovk, acteur scientifique et politique], Kiev, 2000, p. 92-94 (sur l'École de Paris) et 314-315 (sur la préparation de l'encyclopédie ukrainienne). Sur l'activité de Vovk à Saint-Petersbourg en 1905-1918 : Marina Mogil'ner, *Homo imperii : Istorija fizičeskoj antropologii v Rossii (konec XIX-načalo XX v.)* [Homo imperii : Histoire de l'anthropologie physique en Russie à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle], M., 2008 (chapitre 1). Vovk fut chargé d'écrire les chapitres sur l'anthropologie et l'archéologie de la préhistoire (avec D.N. Anučin) pour le recueil *Russkaja nauka* : voir Tunkina, « K istorii sbornika *Russkaja nauka* », p. 645.

80. En Allemagne l'intérêt pour l'Ukraine, en tant que menace séparatiste pour la Russie s'accrut également. Les militants de l'Union de libération de l'Ukraine (organisation de droite dans la Galicie autrichienne), utilisèrent abondamment les travaux historiques de Gruševskij dans leur propagande : Ivan Pater, *Sojuz vizvolenija Ukraïni. Problemi deržavnosti i sobornosti* [L'Union pour la libération de l'Ukraine. Problèmes de souveraineté et d'unification], Lviv, 2000.

81. Pour plus de détails, voir : Aleksandr Dmitriev, « Ukrainskaja nauka i ee imperskie konteksty (XIX-načalo XX veka) » [La science ukrainienne et ses contextes impériaux au XIX^e et au début du XX^e siècle], *Ab Imperio*, 4, 2007, p. 121-174.

82. Rostovcev, A.S. *Lappo-Danilevskij i peterburgskaja istoričeskaja škola*, p. 199.

83. Roger Chickering, *Karl Lamprecht : A German Academic Life (1856-1915)*, Atlantic Highlands, 1993. Voir Zinaïda Zajceva, *Ukraïns'kij naukovi ruh : institucional'ni aspekti rozvitku (kinec' XIX-počatok XX st.)* [Le mouvement scientifique ukrainien : aspects institutionnels du développement, fin XIX^e-début du XX^e siècle], Kiev, 2006.

84. Cité d'après V.I. Ul'janovskij, « Proekty Ukrainskogo sociologičeskogo instituta M.S. Gruševskogo » [Les projets de M.S. Gruševskij pour un Institut sociologique ukrainien], *Filosofskaja i sociologičeskaja mysl'*, 7, 1992, p. 116-117. Sur cet institut : I. Matjaš, « Ukraïns'kij Sociologičnij institut M.S. Gruševs'kogo : osnovni naprjami ta etapi dijal'nisti » [L'Institut sociologique ukrainien de M.S. Gruševskij : principales orientations et étapes de son activité], *Ukraïns'kij istorik*, 4, 2000, p. 44-56 ; A. Žukovs'kij, « Politična i publicistična dijal'nist' M.S. Gruševs'kogo... », *Ukraïns'kij istorik*, 4, 2000, p. 44-56 ; A. Žukovskij, « Politična i publicistična dijal'nist' M.S. Gruševs'kogo na emigracii 1918-1924 rr. » [L'activité politique et publiciste de M.S. Gruševskij dans l'émigration en 1919-24], *Ukraïns'kij istoričnij žurnal*, 1, 2002, p. 96-125.

85. Sur l'engagement français dans la question ukrainienne, voir Sébastien de Gasquet, « La France et les mouvements nationaux ukrainiens », in Georges-Henri Soutou, éd., *Recherches sur la France et le problème des Nationalités pendant la Première Guerre mondiale (Pologne, Lituanie, Ukraine)*, P., 1995, p. 105-208.

86. Rüdiger vom Bruch, « Wissenschaftspolitik, Kulturpolitik, Weltpolitik. Hochschule und Forschungsinstitute auf dem Deutschen Hochschullehrertag in Dresden 1911 », in

Horst Walter Blanke, éd., *Transformation des Historismus. Wissenschaftsorganisation und Bildungspolitik vor dem Ersten Weltkrieg*, München, 1994, p. 32-63.

87. Žukovs'kij, « Politična i publicistična dijal'nost' M.S. Gruševs'kogo... », p. 120.

88. V. Ul'janovskij, « Čomu ne bulo stvoreno “ praz'ku istoričnu školu ” Gruševs'kogo [Pourquoi une « école historique pragoise » de Gruševskij ne fut pas créée], *Ukraïns'kij istorik*, n° 1-4, 2002, p. 209-256.

89. Valentina Piskun, *Političnij vibir ukraïns'koj emigracii (20-ti roki XX stolittja)* [Le choix politique de l'émigration ukrainienne dans les années vingt du xx^e siècle], Kiev, 2006, p. 346-350, 498-499 (l'auteur s'arrête longuement sur les manipulations soviétiques dont firent l'objet les « Nouveaux jalons » ukrainiens).

90. Voir le sous-titre du volume 2 de l'ouvrage de M.M. Kovalevskij, *Sociologija, t. 2 : genetičeskaja sociologija ili učenie ob ishodnyh momentah v razvitii sem'i, roda, sobstvennosti, vlasti i psihičeskoj dejatel'nosti* [Sociologie. Tome 2 : Sociologie génétique ou théorie des moments initiaux du développement de la famille, du clan, de la propriété, du pouvoir et de l'activité psychique], SPb., 1905. Le quatrième et dernier recueil de la collection *Novye idei v sociologii* [Nouvelles idées en sociologie], publié en 1914 était aussi consacré à la sociologie génétique (Sorokin y publia un compte-rendu des travaux de Durkheim sur la théorie de la religion).

91. M. Gruševskij, *Počatki gromadjanstva (genetična sociologija)* [Les débuts de la société (sociologie génétique)], s.l., 1921, p. 6-9, 26-33.

92. Sumcov consacré un compte-rendu très élogieux, publié à titre posthume, à l'ouvrage de Gruševskij, *Ukraïna*, 3, 1925, p. 153-155).

93. Voir la traduction anglaise de cette préface : *The Sociological view of Jewish History, Ideas of Jewish History*, Michael Mayer, éd., New York, 1974, p. 259-269. Encore tout jeune, Leo Strauss critiqua ces illusions libérales et modernistes de Dubnov dans les colonnes de la revue *Der Jude* : « Soziologische Geshichtschreibung ? » (1924), Leo Strauss, *Gesammelte Schriften*, Bd. 2, Stuttgart, 1996, p. 333-337.

94. Pour plus de détails, voir I. Matjaš, *Katerina Gruševs'ka : Žittja i dejal'nist'* [Katerina Gruševska, sa vie et son œuvre], Kiev, 2004, p. 52-67, 98-118.

95. Serhy Yekelchuk. *Stalin's Empire of Memory : Russian-Ukrainian Relations in the Soviet Historical Imagination*, Toronto, 2004 ; Marlène Laruelle, « The Concept of Ethnogenesis in Central Asia : Political Context and Institutional Mediators (1940-50) », *Kritika : Explorations in Russian and Eurasian History*, 9 (1), Winter 2008, p. 169-188.

96. Reinhard Laube, *Karl Mannheim und die Krise des Historismus*, Göttingen, 2004.

97. Bien que Sorokin s'efforçât de fuir les milieux d'émigrés aux Etats-Unis, les mécanismes communs d'isolement (le « réel occidental » contre l'« idéal russe ») finirent par marquer son œuvre. Voir : A. Dmitriev, « Èmigracija kak faktor nacionalizacii nauki : russkie gumanitarii 1920-1930-h gg. [L'Émigration comme facteur de la nationalisation de la science : les sciences humaines des années 1920 et 1930] », *Ab Imperio*, 2, 2003, p. 317-349.

98. Voir sur un plan culturel et méthodologique plus général, *Modernist impulses in the human sciences, 1870-1930*, Dorothy Ross, éd., Baltimore : Johns Hopkins University Press, 1994.

99. Voir Wolf Lepenies, *Les Trois Cultures : Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*, P., 1991.

- 100.** Peter Wagner, *A History and Theory of the Social Sciences : not all that is solid melts into air*, Londres, 2001, p. 40-53.
- 101.** A.V. Malinov, S.N. Pogodin, « Sociologija v tvorčestve A.S. Lappo-Danilevskogo [La sociologie dans l'œuvre de Lappo-Danilevskij], *Žurnal sociologii i social'noj antropologii*, 2, n° 4, 1999, p. 33-47.
- 102.** Sur Stepun sociologue : Karl-Siegbert Rehberg, « “Seelentum und Technik” in zerrissener Zeit. Der Exilrusse Fedor Stepun als Schriftsteller, “Theologe” und früherer Fachvertreter der Soziologie », in Johannes Rohbeck, Hans-Ulrich Wöhler, éd., *Auf dem Weg zur Universität. Kulturwissenschaften in Dresden 1871-1945*, Dresden, 2001, p. 330-356 ; R.E. Gergel', « Sociologija massy Fedora Stepuna [La sociologie de la masse de Fedor Stepun] », *Žurnal sociologii i social'noj antropologii*, 1, n° 3, 1998, p. 33-42.
- 103.** Pour l'Allemagne, voir : Klaus Lichtblau, *Kulturkrise und Soziologie um die Jahrhundertwende. Zur Genealogie der Kultursociologie in Deutschland*, Frankfurt-am-Main, 1996.
- 104.** Sur la spécificité de la société russe et le primat de l'État dans l'histoire russe, voir, concernant la dernière période de l'Empire : Alfred J. Rieber, « The Sedimentary Society », in Edith W. Clowes and al., éd., *Between Tsar and People*, Princeton, 1991, p. 343-366 ; sur le contexte international de la première période soviétique, Peter Holquist, *Making War, Forging Revolution : Russia's Continuum of Crisis, 1914-1921*, Harvard, 2002.
- 105.** Peter Wagner, *Sozialwissenschaften und Staat : Frankreich, Italien, Deutschland 1870-1980*, Frankfurt-am-Main, 1990 ; Peter Wagner, Hellmut Wollmann, Björn Wittrock, éd., *Social Sciences and Modern States : National Experiences and Theoretical Crossroads*, Cambridge, 1991.

RÉSUMÉS

Résumé

L'article a pour objet la manière dont l'idée d'une spécificité nationale des sciences s'est formée chez trois intellectuels importants des années 1910 – les historiens Aleksandr Lappo-Danilevskij et Mihail Gruševskij et le sociologue Pitirim Sorokin. Leur conception des liens entre la sociologie et l'historiographie ainsi que leur vision des qualités nationales particulières dans la recherche scientifique n'avaient rien à voir avec un quelconque traditionalisme slavophile ou une quelconque idéologie de l'enracinement. Ce furent des réponses différentes à un défi moderne très concret : l'atmosphère de la Première Guerre mondiale et, parallèlement, une montée des forces et des mouvements nationaux. L'œuvre de Lappo-Danilevskij, Sorokin et Gruševskij a reflété l'éclatement de l'Empire russe et la fin de la « République des sciences » en Europe après 1914.

Abstract

The article studies how three major intellectuals of the late 1910s – the historians Aleksandr Lappo-Danilevskii and Mikhail Grushevskii and the sociologist Pitirim Sorokin came to elaborate a specific national form of Humanities studies. Their conception of the relation

between sociology and historiography as well as their understanding of the specific national features of scholarship had nothing in common with Slavophile traditionalism and sense of rootedness. They represented various responses to a very concrete modern challenge: the atmosphere of World War I and the concomitant growth of nationalist movements and forces. The works of Aleksandr Lappo-Danilevskii, Mikhail Grushevskii, and Pitirim Sorokin mirror the decline of the Russian Empire and the end in Europe of the “Republic of Science” after 1914.

AUTEUR

ALEKSANDR DMITRIEV

Institut de recherches en théorie et histoire des sciences humaines, Faculté d'histoire, École supérieure d'économie, Moscou